

Regards

PARAIT LE JEUDI

N° 158

21 JANVIER 1937



1 fr. 25

2 frs. BELGES
0.40fr. SUISSE

24 pages



A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

Rev. 7/12

DANS

MADRID L'HÉROÏQUE

ARTICLES DE ILYA EHRENBURG ET GEORGES SORIA

Adieu Unamuno!

par le grand écrivain catholique JOSÉ BERGAMIN

ACTUALITES

de la semaine



1. A Cleveland (Etats-Unis) pendant la grève, dans une usine de carrosserie, des travailleurs viennent rendre visite aux grévistes qui occupent l'usine.

2. L'on voit que les grévistes américains ne le cèdent en rien, quant à la bonne humeur, à leurs camarades français.

3. Les ouvriers de diverses industries, à Marseille, ont enterré les 48 heures en défilant en cortège joyeux dans les rues de la ville.

4. De gauche à droite : Goering, Mussolini et le comte Ciano. On sait que le lieutenant d'Hitler est à Rome pour obtenir du dictateur italien un appui renforcé aux rebelles d'Espagne.

5. L'ersatz-roi : les écoliers de Berlin apportent des os et autres reliefs puisés dans les poubelles, avec lesquels on fabriquera divers produits d'alimentation ! Pauvres gosses...

6. M. Georges Bonnet, qui vient d'être nommé ambassadeur de France à Washington.



4



5

7. Le malheureux petit Charles Mattson, victime de bandits aux Etats-Unis, et dont on a retrouvé le cadavre.

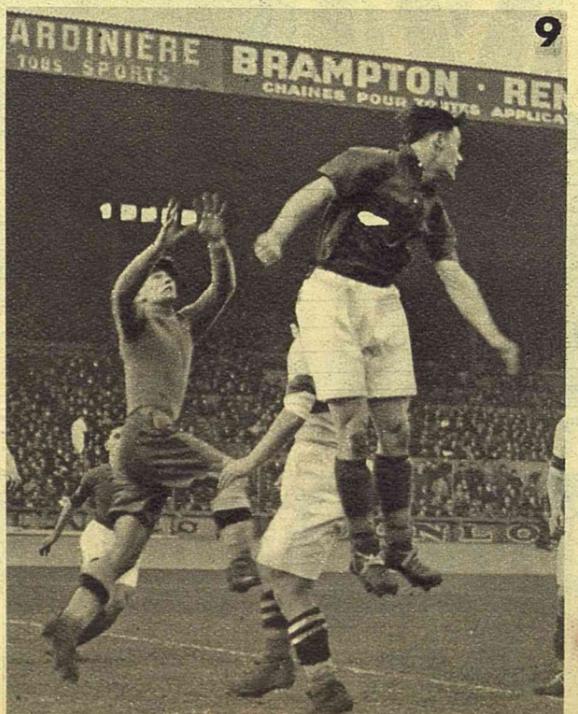
8. Staline a reçu récemment l'écrivain allemand antifasciste Lion Feuchtwanger (à gauche), l'auteur du « Juif Süß », et s'est entretenu plus de 3 heures avec lui.

9. La coupe de France de football : par 2 à 0, le F. C. Rouen a battu l'Olympique Lillois dimanche au Parc des Princes.

10. Ces jeunes femmes d'Hollywood se font peindre les jambes avec des couleurs « résistant aux intempéries ». Comme disait l'autre, ça vaut mieux que d'aller au café.



8



9



UNITÉ

pour sauver l'Espagne et la PAIX

C'est la conclusion unanime de la Conférence internationale du Comité d'aide pour l'Espagne

Par PAUL NIZAN

SAMEDI et dimanche, les délégués de 26 nations, réunis à Paris, salle Chopin, ont fait ensemble le bilan de l'aide apportée par le monde aux victimes de la guerre que le fascisme a déchainée sur l'Espagne. Une à une, par la voix de ses envoyés, chaque nation est venue dire à la tribune de la Conférence ce qui avait été fait et ce qu'il fallait faire pour les blessés, les femmes, les enfants. Ce fut une réunion profondément émouvante : la présence de la guerre pesait sur les délégués et sur ceux qui étaient venus les entendre. Elle n'apparut sans doute à aucun moment avec plus de force cruelle qu'au moment où l'écrivain hollandais Jef Last, lieutenant de l'armée républicaine, décrivit Madrid sous les bombes et les défenseurs de l'Espagne dans les tranchées.

L'heure donnait une importance considérable à cette manifestation. Jamais la menace fasciste contre l'Espagne n'a été plus précise : les puissances fascistes mises en demeure de donner une réponse ferme à la note anglaise du 10 janvier ont une fois de plus trainé en longueur; Mussolini et Goering se sont longuement entretenus à Rome et leurs entretiens, qui semblaient escompter on ne sait quelle complicité anglaise, ont été chargés de menaces. Le bloc italo-allemand se renforce visiblement et Mussolini comme Hitler paraissent décidés à ne pas tolérer ce qu'ils nomment la bolchevisation de l'Espagne, c'est-à-dire, en fait, la victoire des républicains.

Cependant, la Grande-Bretagne, sans attendre les réponses des puissances, a interdit unilatéralement le départ des volontaires pour l'Espagne. On pouvait espérer après les expériences malheureuses du mois d'août et du mois de septembre 1936, qu'aucune puissance démocratique n'entreprendra une seconde fois de « piquer d'honneur » les Etats fascistes. Le gouvernement français l'a compris : les mesures d'interdiction du départ des volontaires que la Chambre lui a permis à l'unanimité de prendre, ne seront appliquées que conditionnellement. L'U.R.S.S., en répondant également au gouvernement britannique, a souligné à son tour qu'il n'était point question de prendre dans la question des volontaires, des décisions unilatérales, tant que les Etats fascistes n'auraient pas donné la preuve de leur neutralité; Litvinov a demandé que le contrôle des côtes d'Espagne fut immédiatement organisé.

Mais on attend encore la décision de Berlin... Dans de pareilles circonstances, la Conférence d'aide à l'Espagne prend toute sa signification. Elle n'a pas été seulement une manifestation de solidarité active à l'égard des victimes de la guerre civile, elle a été aussi bien une manifestation d'unité.

Pas un des orateurs qui n'ait pris la parole pour exalter la nécessité de l'union, à la fois pour le secours à l'Espagne et pour la résistance mondiale au fascisme.

Pas une voix n'a fait défaut. Des hommes et des femmes venus de tous les horizons politiques et moraux ont dit et répété qu'il ne fallait qu'une volonté commune. Léon Jouhaux l'a dit, Isabelle Blume, au nom du parti ouvrier belge, l'a dit, Ben Tillet, au nom des Trade Unions, l'a dit. Tous les délégués savaient que la non-intervention était devenue une duperie, le président Victor Basch

l'avait, en commençant, proclamé. Et cette certitude commandait les discours et les projets.

Les moments les plus importants de la Conférence ont été justement ceux où l'union se manifestait le plus fortement, le moment où toute la salle acclamait Hélène Stassova, envoyée des femmes soviétiques, en qui les délégués socialistes, catholiques, libéraux, communistes, radicaux, saluaient l'U.R.S.S. et les secours apportés par elle aux travailleurs d'Espagne, le moment où la salle acclamait la Madrecita, qui parlait au nom des mères espagnoles.

Marcel Cachin a traduit la volonté de l'unité qui animait la Conférence lorsqu'il s'est écrié :

« L'unité, la coordination de tous les cœurs, de toutes les volontés, doivent se réaliser... De partout montent des voix réclamant l'unité; la Conférence aurait manqué son but si l'unité ne se réalisait pas... Nous avons tous un devoir immédiat : unir. »

Et comme Marcel Cachin, Jean Longuet a exprimé l'esprit qui animait toute l'assemblée, lorsqu'il a, à son tour, souhaité l'union des quatre Internationales pour la défense de l'Espagne et la résistance au fascisme. Cette collaboration des Internationales doit être bientôt un fait; sa nécessité doit apparaître dans une clarté aussi aveuglante que cette duperie de la non-intervention à propos de laquelle Albert Bayet rendit hommage à la clairvoyance et à la netteté du parti communiste français. Tous les délégués, dimanche, à l'appel de Cachin et de Longuet, ont eu vraiment la révélation de la puissance irrésistible qui sera celle de 35 millions de syndiqués dans le monde. Cette puissance doit naître, et elle naîtra.

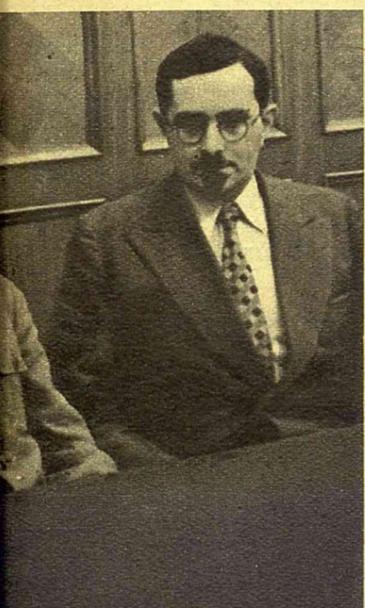
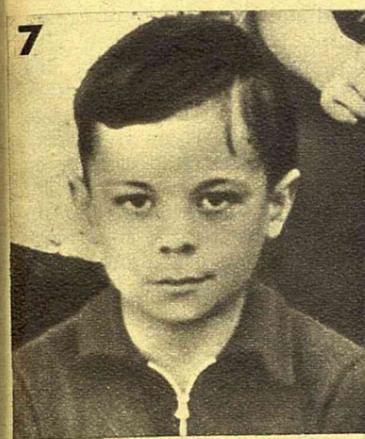
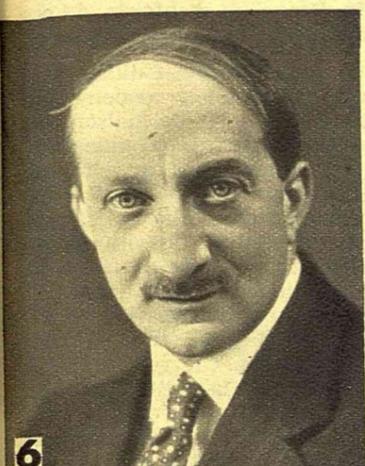
On sentait bien dans ces deux journées de débat que ce n'était pas simplement l'Espagne qui était en jeu, qu'il ne s'agissait pas seulement d'envoyer aux combattants et aux non combattants des vêtements d'hiver, du blé, des médicaments, des sérums, qu'il ne s'agissait pas seulement d'accueillir des enfants, on sentait qu'il était question de la lutte mondiale pour la démocratie et pour la paix et que l'urgence de cette lutte exigeait que toutes les divergences particulières fussent oubliées pour l'objectif essentiel. Léon Jouhaux l'a dit en ce qui concerne la France lorsqu'il s'est écrié :

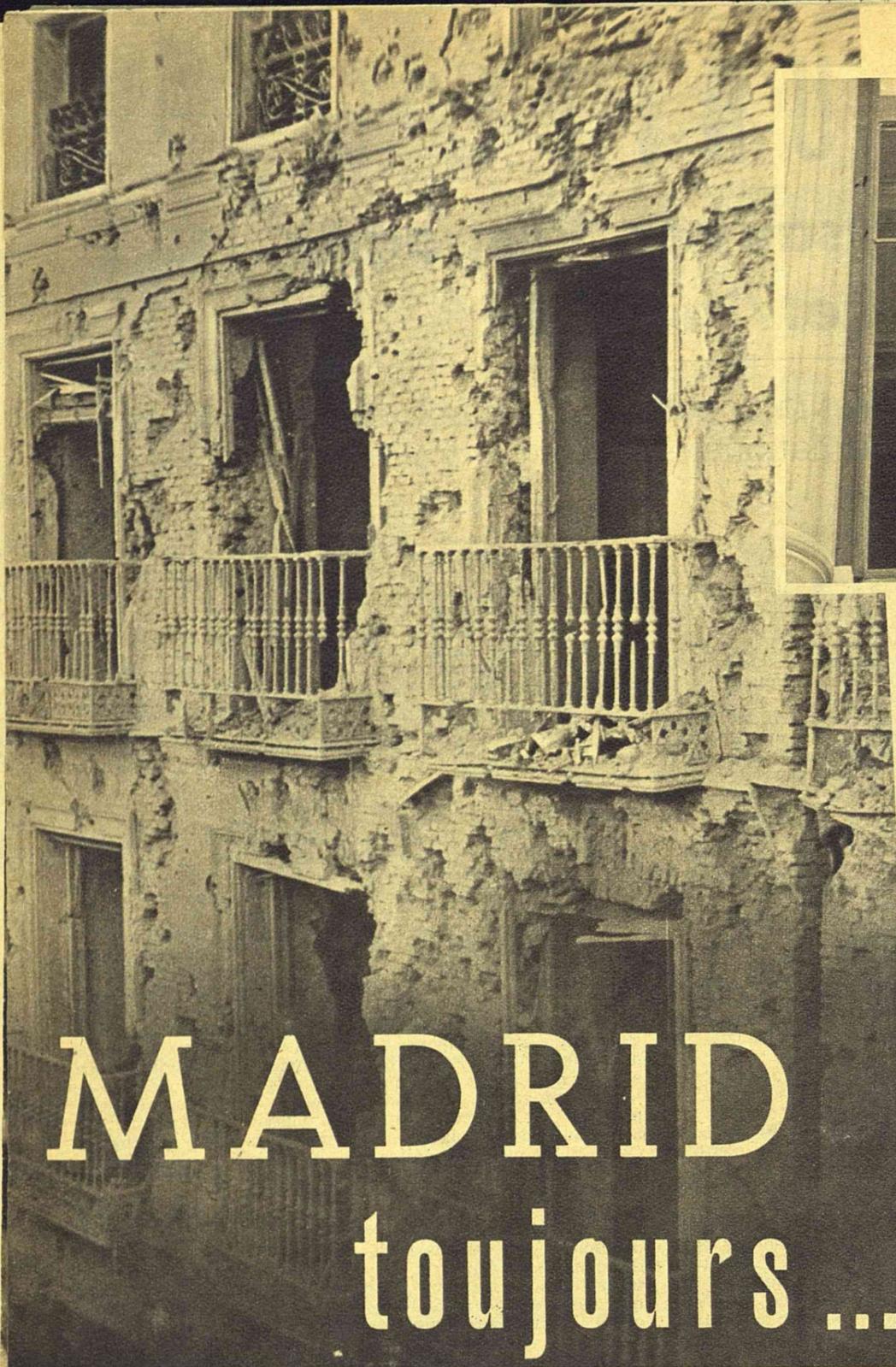
« Une action démonstrative du peuple de France qui veut venir en aide au peuple d'Espagne doit être largement organisée; cela montrera de façon fort claire aux réacteurs de notre pays que la majorité des français désire le triomphe de la République espagnole. Union temporaire, mais union de tous les démocrates de France pour le triomphe des républicains. Assurer la victoire de l'Espagne, c'est assurer la nôtre. »

Chacun sentait qu'il fallait gagner une partie dont l'enjeu est le monde. Ce sentiment donna à la Conférence d'aide son énergie et sa portée. Elle aura été un pas en avant vers l'union mondiale des forces pacifiques.



Le bureau de la Conférence Internationale du Comité d'Aide : de gauche à droite, Mme Gabrielle DUCHENE, Victor BASCH, président, Camille HUYSMANS (Belgique), José GAOS, recteur de l'Université de Madrid, Marcel CACHIN, sénateur de la Seine.





MADRID toujours ...

PAR ILYA EHRENBURG

C'ÉTAIT une ville paresseuse et insouciant. Les vendeurs de journaux et de cravates péroraient sur la Puerta del Sol. Des belles aux yeux immenses se promenaient sur l'Alcala. Au Café Granja, les passionnés de la politique discutaient du matin au soir les avantages des différentes constitutions. On buvait du café au lait. Les ânes brayaient près des gratte-ciels et les cireurs de chaussures fredonnaient des romances sentimentales. C'était une ville, elle s'est transformée en front. La guerre y est entrée, la guerre est devenue une habitude, la mort un détail.

Dans les rues, des éclats d'obus, des lambeaux de vieilles affiches, des ordures que balaie le vent. Le matin, de bonne heure, les femmes et les soldats se réchauffent près des braseros. Queues devant les crémeries. Ruines de maison : une bombe est tombée là. Les fenêtres bayent de leurs excavations noires. A côté, une autre maison, encore vivante — il y a un homme à la fenêtre : il noue soigneusement sa cravate. Il fait froid, un âpre froid de Madrid. On ne chauffe pas.

Dans les cafés, qui sont glacés et pleins de fumée, les Madrilènes passent leur temps à rire. Ils n'ont pas oublié ce qu'est une plaisanterie. Les crieurs vendent régulièrement les journaux. Ces derniers sont publiés sur deux pages. Il n'y a pas de papier. Les poètes ont édité un recueil de chansons révolutionnaires. Ces vers ont été écrits, composés et imprimés à deux kilomètres des tranchées fascistes.

Dans les restaurants luxueux, les « cuirs »

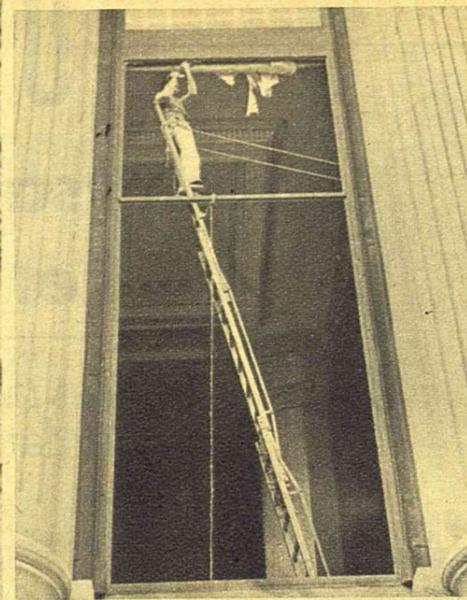
des soldats. Les maîtres d'hôtel en veste blanche servent avec style de la soupe aux lentilles. Quelquefois, au lieu de lentilles, il y a des pois chiches. Dans les hôtels où s'arrêtaient les vedettes, il y a des blessés. De minces bandes de papier sont collées aux vitres des fenêtres. Elles ressemblent à des grilles de prison. Beaucoup de fenêtres sans vitres. J'ai vu une jeune fille acheter un flacon de parfum. Les Underwoods font leur bruit de mitraille dans les caves des maisons, ces catacombes madrilènes.

Insensiblement, les rues deviennent des tranchées. La nuit, la ville a l'air d'un champ. Quelquefois, on entend de loin un bruit de canonade. Tout d'un coup, les phares d'une automobile font sortir de la nuit une colonne, une fontaine, un arbre. La ville est invisible. On la sent : avec sa grandeur, ses perspectives, ses palais mutilés.

Une vieille femme crie. Elle vend des billets de loterie. J'allais, perdu dans ma rêverie, j'entendais encore sa voix éraillée. Deux, trois rues — et tout d'un coup j'entendis une mitrailleuse.

A Madrid, un cinquième des maisons sont détruites. Chaque jour, les bombes et les obus fauchent les édifices. J'ai vu, dans la rue, un homme avec une échelle : il portait un seau et du papier peint. Quelqu'un avait eu l'idée de faire retapisser une pièce que la bombe suivante va abattre.

C'était un jour brumeux de décembre. Je parcourais les rues du quartier ouvrier de Tétouan. De méchantes petites maisons construites l'une



Une homme vient de reposer une vitre, qu'une bombe peut à nouveau briser d'un moment à l'autre.

Chaque jour, les bombes et les obus fauchent des édifices.

Civils et soldats regardent une carte d'Espagne, en pleine rue (ci-dessous).



sur l'autre : il faisait noir et froid. Des boutiques où l'on voit des selles, des choux et des perles fausses. Un antiquaire, un barbier en train de raser un soldat près d'une fenêtre minuscule. Des enfants. Beaucoup d'enfants, de ces enfants de Madrid, bruyants et adroits.

Je pris la ruelle Rafael-Salilla. Hier, les aviateurs allemands y avaient jeté une bombe. Il n'y a plus de maisons, ni de ruelle. Des ruines, des monceaux d'ordures, des pompiers. Les voilà qui retirent deux cadavres — celui d'une vieille femme et d'une fillette. La petite n'a plus de jambes. Un visage paisible. On dirait une poupée cassée. Derrière moi, une jeune femme hurle. Et puis, tout d'un coup, elle cesse de crier. Son visage se pétrifie. Elle reste là, sans voix, les bras tordus. On veut l'emmenner. C'est la mère de la petite fille tuée. Mais elle ne bouge pas. Un ouvrier avec une veste souillée de chaux s'approche d'elle. Elle tombe d'une pièce sur un amas d'ordures. Je sais qu'on a ramassé quatre-vingt-dix cadavres et qu'on en cherche encore. Dans une fenêtre, restée de toute une maison qui a été détruite, on voit une machine à coudre avec un petit nœud bleu. Un vieillard a trouvé un portrait dans les décombres. Il s'en va de côté en marmonnant quelque chose. Il rit. Non, ce n'est pas le brouillard. Je m'approche de lui jusqu'à le toucher et je vois des larmes. C'est un menuisier. Sa femme et sa petite fille sont mortes. On emporte sur une civière le cadavre d'une femme enceinte. Elle a un gros ventre. Sa figure est couverte de caillots brunâtres.

Que dire ? Hurler toujours et toujours de nouveau dans le récepteur que les fascistes sont des bêtes sauvages ? Que les hommes ne peuvent pas vivre sur terre avec eux ? Que la bataille de la Casa del Campo est le commencement d'une lutte longue et désespérée, où la vie combat la mort ? Mais ceci, tout le monde le sait, les humanistes décrépits de l'Occident et les petits pionniers de l'Union Soviétique. Ceci, chaque pierre de Madrid le sait, chaque moineau dans ceux des jardins qui ont échappé à la destruction.

Je quitte Tétouan et continue ma route. Là, commencent les tranchées. Les ouvriers de Madrid repoussent les attaques de l'ennemi, le fusil à la main. Ils les ont repoussées hier et les repousseront demain.

(Traduit par Lydia LAMBERT.)

Le cinquième régiment des milices populaires

PAR GEORGES SORIA

Le 5^e Régiment est né au lendemain de l'émeute. Alors qu'il s'agissait d'arrêter sur les versants du Guadarrama les rebelles accourant vers la capitale, le cinquième régiment des milices populaires, dont il n'est personne au monde qui ne connaisse le rôle, la valeur et la signification, a rempli l'histoire de ces six mois de guerre civile. Il a représenté dès les premiers jours de l'insurrection des généraux contre le pouvoir légitime un indiscutable élément d'organisation et de discipline.

Lorsque le 21 juillet au matin, 800 adolescents sortis des faubourgs de Madrid, après avoir dans une inoubliable action d'éclat chassé les officiers félons de leurs redoutables repaires, lorsque ces jeunes gens que le canon de la Montana n'avait points effrayés, que les combats acharnés dans les quartiers bas de la capitale avaient trempés, se dirigèrent sur des véhicules de fortune vers le nord pour arrêter l'envahisseur, il n'y avait point dix heures que le cinquième régiment avait été formé.

Cinquième; parce qu'il faisait suite aux quatre autres de l'armée régulière, ce régiment improvisé portait cependant déjà en lui les signes de ce que devait être, de ce qu'est maintenant l'armée espagnole républicaine : c'était un régiment du peuple, commandé par des officiers du peuple. Et c'est parce que sur les crêtes du Guadarrama, aux moyens déjà redoutables des fascistes, le cinquième régiment sut opposer victorieusement l'imposante et à la fois précaire force de sa discipline, que son exemple devint une contagion.

Que représentait aux yeux des Espagnols fidèles à leur Gouvernement cette unité de combat dont les jours sans cesse lui apportaient leur charge d'adhésions nouvelles? Le spectacle des 15 premiers jours d'enrôlement hâtif et fébrile serait la seule réponse valable à cette question.

Le cinquième régiment fut pendant toute la première période de la guerre civile, l'organisation militaire dans laquelle affluèrent les forces vives, le meilleur sang de la jeune Espagne héroïquement en lutte contre le fascisme. Communistes, socialistes, anarchistes, républicains, c'était à qui en ferait partie. Et le cinquième régiment, né de l'initiative du parti communiste espagnol, et devenu du Guadarrama aux fronts de l'Andalousie le symbole de la lutte cohérente à mener contre les armées rebelles pour en venir à bout, put ainsi élargir sans cesse ses bases, augmenter ses effectifs.

Le cinquième régiment, axe même de la défense, compta des dizaines de milliers de soldats. Des soldats ayant accepté toutes les rigueurs de la discipline, appliquant sans discussion les ordres du Haut Commandement. C'était la grandeur de sa mission d'aider les autres unités combattantes à prendre conscience de leur rôle dans cette guerre héroïque contre les Espagnols traîtres à leur patrie. Aux jours difficiles de la défense de Madrid, le cinquième régiment fut le soutien vivant de la capitale. Ses hommes ayant fraternellement mêlé dans l'action leur courage, leur foi, barrèrent d'une manière décisive la route à la coalition des intérêts et des haines du fascisme international. Les braves du cinquième régiment tombèrent par centaines. Le tribu était dur mais, une fois encore, le sacrifice devait porter ses fruits. L'expérience des premiers jours de novembre criait sa leçon, que le cinquième régiment, depuis, ré-

pète encore. Il était clair, indiscutable, qu'il fallait rechercher les facteurs de la victoire dans une coordination plus étroite des services du commandement et dans la transformation des milices républicaines en une armée nationale populaire. Le cinquième régiment, avec le Parti Communiste espagnol, furent les seuls à faire de cette revendication la condition même du succès.

Aujourd'hui, la justesse de ce mot d'ordre s'est fait sentir. Et l'on assiste depuis bientôt un mois à un phénomène d'une très grosse importance, décisif, qui

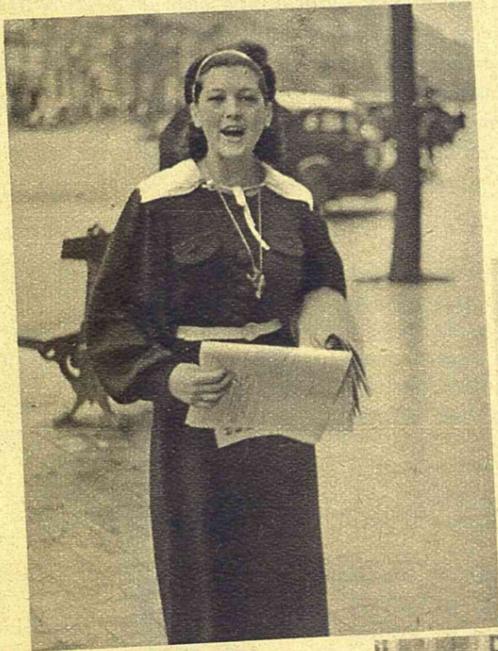
crépuscule. Les commandants du cinquième régiment, accourus de provinces du sud et de la lisière de la Casa del Campo, avaient voulu oublier pour un soir leurs préoccupations et sentir la joie fraternelle de quelques heures passées en commun. Tous ces hommes, qui aux premiers jours de l'insurrection étaient allés au combat la poitrine nue et les bras ballants, retrouvaient une joie étrange à des jeux de gamins, à chanter les vieux airs de la libre Andalousie et des claires provinces du Nord. Chacun de nous participait de toute la force de son être de

cette communion, de ces moments fragiles qu'un ordre de départ allait briser.

Il n'était pas 1 heure du matin quand ce motocycliste que je reverrai toujours donnant un pli mince au commandant Carlos, annonça par sa présence qu'il fallait remonter immédiatement sur le front. L'on avait besoin de plusieurs milliers d'hommes sur un point déterminé du front de Madrid.

Cinq minutes après, les soldats alertés, fusils en bandoulière, ceinturons bouclés, étaient en ordre de marche. Cinq minutes, dira-t-on, pour une armée d'Europe, ce n'est rien. Mais pour qui sait quel chaos a pu régner au début de la guerre civile dans l'armée espagnole ce résultat obtenu six mois après l'improvisation de la nouvelle armée du peuple, qu'il avait fallu refaire, présagera des temps nouveaux qui s'ouvrent pour l'Espagne.

Désormais, dans tous les domaines qui relèvent de l'organisation militaire, une extraordinaire activité règne. Les Espagnols surpris au début de cette guerre, ayant des moyens techniques qui remontaient aux expériences des guerres carlistes du siècle dernier, ont paré au plus pressant des dangers qui les menaçaient. L'armée nationale populaire consolidée chaque jour dans ses assises mêmes, sera l'armée de la victoire.



Une jeune militante vend des journaux dans la rue.



L'immense panneau appelant « l'arrière » à soutenir de toutes ses forces par son travail les combattants du front.

doit donner aux armes républicaines la victoire. L'armée nationale républicaine est en pleine crise de croissance. L'on sait qu'avant la fin de la dernière année, en manière d'éternelles, le cinquième régiment, par la voix de son commissaire politique Carlos, rude figure d'antifasciste passé par les épreuves de la révolution sur tous les continents, a décidé de verser le total de ses unités combattantes dans les forces de l'armée régulière, c'est-à-dire qu'il les intégrait sans réserve aux forces du Haut Commandement républicain.

Par ce geste, le cinquième régiment a cessé d'exister en tant que tel; il est désormais parti d'un tout. A l'intérieur des cadres, il continuera d'être un exemple. Ses mots d'ordre, ses hommes sont désormais connus de tous. Il avait prouvé aux moments les plus difficiles combien ils pouvaient être justes. L'avenir lui donnera encore sans doute raison.

Qu'on me permette, en quelques mots, de rendre un juste hommage à ces hommes que six mois de lutte ont trempés jusqu'à les transformer à faire de chacun d'eux la préfiguration de l'homme que l'Espagne enfantera après la victoire. Je me souviens : c'était au cours de cette extraordinaire nuit de Noël que nous avons passé avec eux dans Madrid résonnant en pleine nuit, des mille rumeurs du calme. La ville s'était enfoncée insensiblement dans le noir. Au sud, du côté de Carabanchel, les mitrailleuses ennemies avaient cessé de rouler depuis le

P H O T O S C A P A

SUR LE FRONT BASQUE

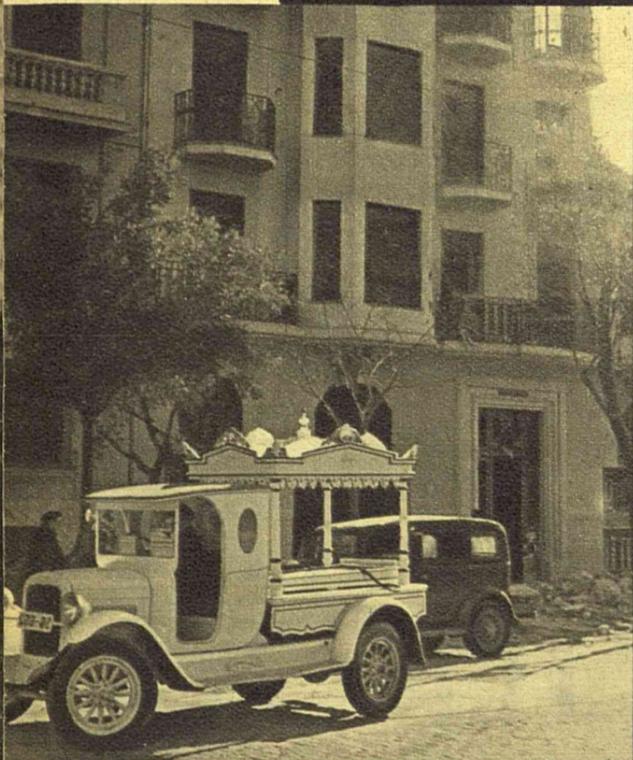
Ci-dessous : Un membre de la Délégation des Jeunes, venue à Bilbao de France, à bord du « Aya Mendi », en conversation avec notre ami et collaborateur Pierre BOCHOT.



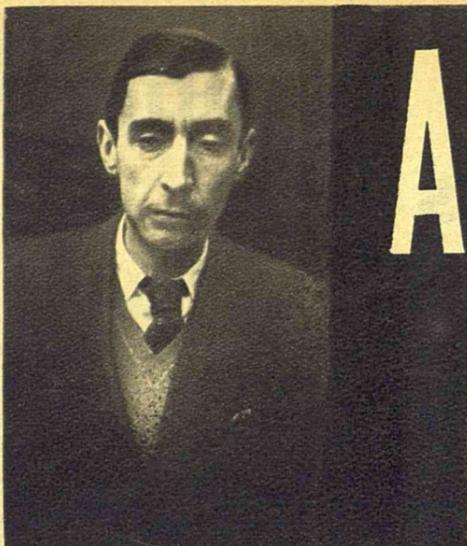
Ci-dessus : Ambulance envoyée par la Jeunesse française aux combattants basques.

(Voir en pages 8-9 le reportage de notre envoyé spécial à Bilbao.)

Un corbillard blanc attend sa cargaison d'enfants assassinés par les bombes allemandes.



6



José Bergamin.

Adieu UNAMUNO!

par

JOSÉ BERGAMIN.

Nous sommes heureux de publier l'article qu'a bien voulu écrire José Bergamin pour les lecteurs de « Regards », émouvant message à la mémoire de Miguel de Unamuno, mort à Salamanque, alors qu'il tentait de faire entendre sa voix pour dénoncer au monde la sanglante imposture fasciste. José Bergamin est l'une des plus hautes et des plus nobles figures de l'Espagne d'aujourd'hui. Ce grand écrivain catholique, qui dirigeait l'importante revue « Cruz y Raya », s'est rangé au premier jour et avec éclat parmi les défenseurs de la liberté.

JE n'ai même pas pu, ô mon Don Miguel, te dire adieu! Je n'ai pas pu déposer sur ton visage tout l'amour du dernier regard d'adieu. Sur ton noble visage, mon Don Miguel, mien et non pas leur. Tu étais à nous, Don Miguel, contre l'autre, cet autre dont nous parlions quelquefois, contre ceux-ci et ceux-là, contre tous les autres.

Mon Don Miguel. Aussi mien que je suis tien. Nous qui nous sommes toujours entendus.

J'ai dit, Don Miguel, que les autres t'avaient tué, ces autres, les barbares, et j'ai dit la vérité, ta vérité à toi, toujours vivante. Qu'ils t'avaient tué et mis debout comme un fantoche, près t'avoir vidé le cerveau, la poitrine et les entrailles. Mon Don Miguel! J'ai dit qu'ils avaient rempli ton corps vide; qu'ils avaient bourré de paille et de sciure ton crâne, ta poitrine et la profondeur de tes entrailles. J'ai dit qu'ils t'avaient diréqué de cette manière, comme on dissèque un chien, pour couvrir ta voix sous une autre voix, celle d'un général ivre. Mon noble Don Miguel! Je savais déjà qu'ils t'avaient tué. Afin de te faire passer pour un des leurs. Alors que ce sont eux qui sont les morts. Je n'ai pas su, je ne saurai pas, et nous ne saurons peut-être jamais comment ils t'ont tué, mon Don Miguel. Mais pourquoi, nous le savons bien.

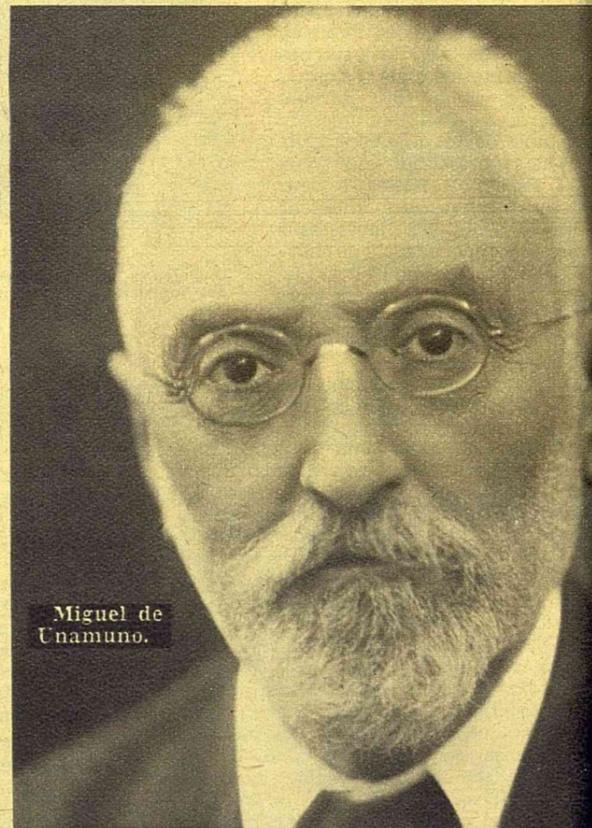
Ils t'ont tué parce que tu étais toi et non l'autre. Ils t'ont tué parce que tu étais à nous et non pas à eux. Ils t'ont tué pour tromper leur propre mort; afin que ta parole ne continue pas à les tuer et à les retuer sans cesse. Mon Don Miguel! Notre Don Miguel! Ils t'ont tué sans balles et sans poignard. Sans effusion de sang. Avec un poison impossible. En te faisant respirer leur corruption de mort. Ils t'ont tué pour que tu puisses vivre de nouveau, avec nous désormais pour toujours.

Je me souviens même de ta voix qui me disait : « *No ofendo, me defiando* » : Je n'offense pas, je me défends. C'était ta réponse à un de ces autres qui t'entouraient dans ta ville de Salamanque. La tienne et non la leur. Je me souviens de ta voix — et de la mienne, Don Miguel, — je m'en souviens, devant la ligne pure de cet horizon de frontière lorsque, de cette douce France, nous voyions tous les deux notre Espagne, mon Don Miguel, la nôtre et non pas la leur.

C'est pour cela qu'ils t'ont tué, pour te l'enlever, ton Espagne, en t'enlevant à nous. Pour nous l'enlever entièrement avec toi, avec ta voix, avec ta parole.

Mais ta voix est la nôtre, mon Don Miguel. Ta parole est la nôtre. Pour l'accomplir, pour te l'ac-

complir, nous trempons ta voix vivante dans le sang de ton peuple, de notre peuple. Je voudrais que ce sang versé par les Barbares de Salamanque, les barbares de toujours, jette sur ta voix son effusion vivante, sa vérité invincible : son souffle d'espérance. Que la voix de ce sang, mon Don Miguel,



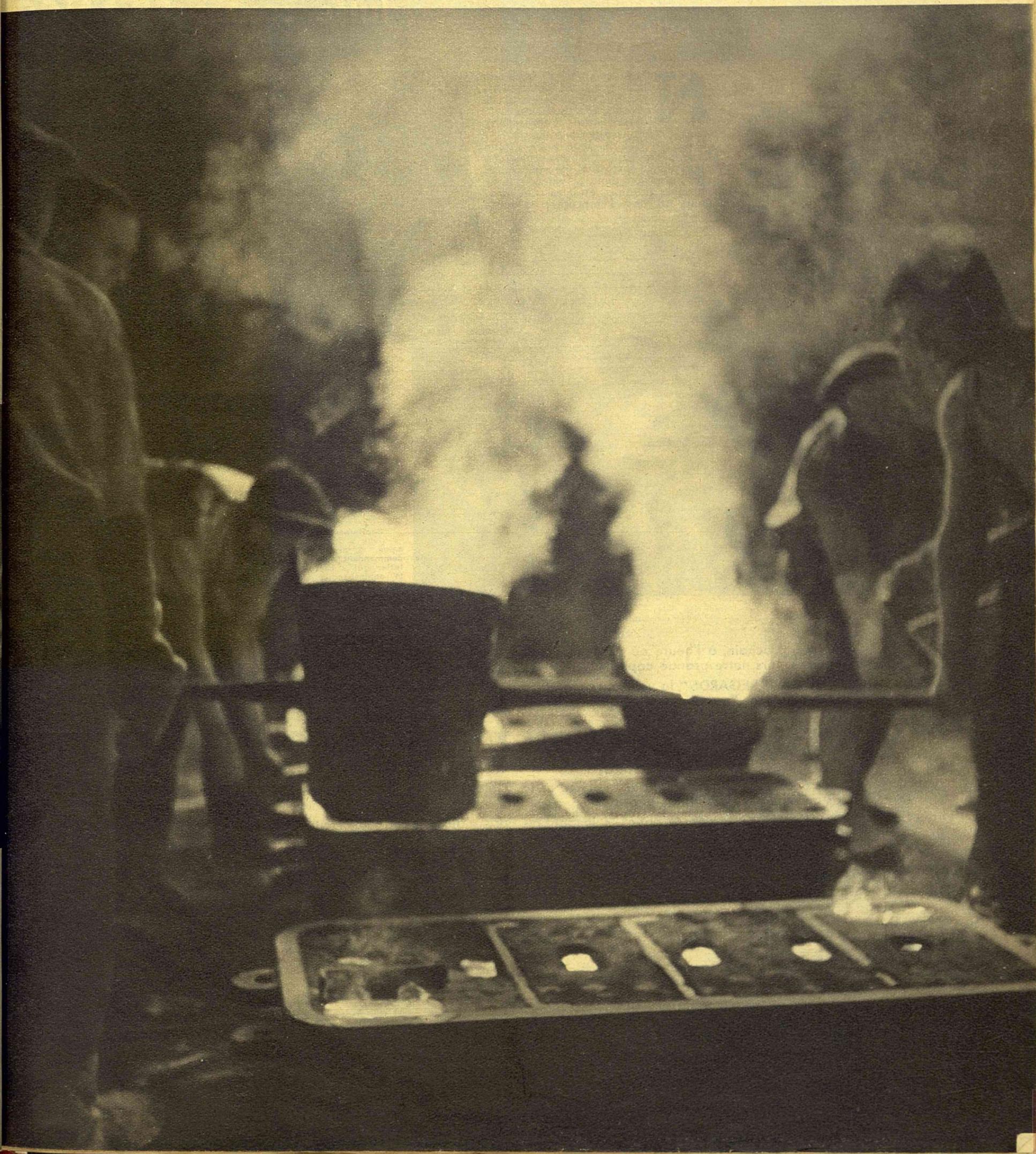
Miguel de Unamuno.

qui est à toi comme elle est à nous, n'offense pas, mais se défende. Et qu'elle crie vers le ciel.

La voix de ce sang, Don Miguel, s'adresse à la tienne, te répond, en venant de nous, à travers tes enfants. Les enfants de ton sang et de ton âme, qui luttent avec nous, Don Miguel, mettent sur ton nom cette pureté sans taches de la voix populaire de notre sang. Sur le front de tes assassins, de ces barbares, père comme une accusation terrible cette voix de ton sang à travers tes enfants, et à travers tout le peuple espagnol; lui qui t'exalte par son sang, n'offensant pas, mais défendant son indépendance qui fut toujours la tienne, sa liberté qui le sera toujours à travers ton nom. De sa parole, qui est la nôtre.

Moulage des carters dans une usine d'automobiles

P H O T O R E N É Z U B E R

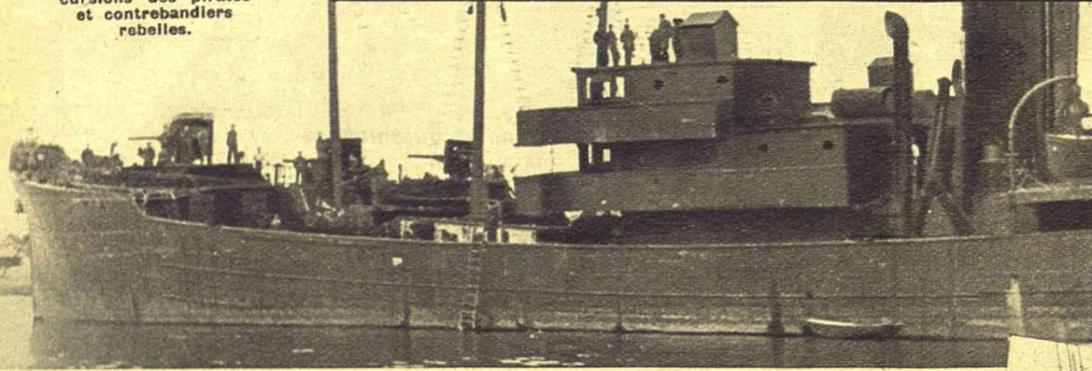


de ton
né par
jette
n souf
liguel.

mais se
tienne.
s. Les
nous,
taches
assas-
terrible
travers
, n'of-
at tou-
ers ton

Trois « bous » républicains — chalutiers de pêche armés — qui montent la garde de la côte basque contre les incursions des pirates et contrebandiers rebelles.

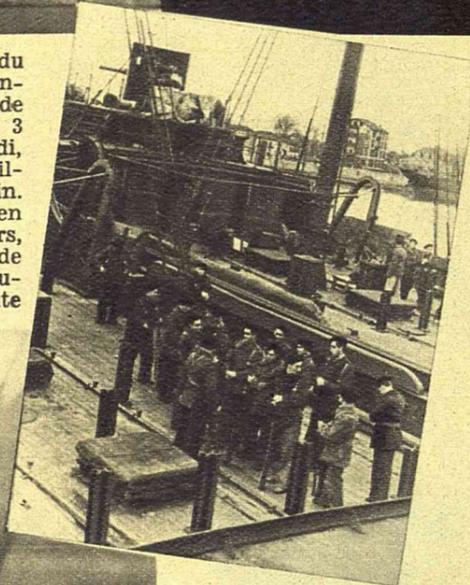
A TRAVERS LA REPUBLICA



Où tout un peuple catho
communistes, socialist
lutte contre FRANCO

NOUS FORÇONS LE BLOCUS !

NOUS sommes à bord du « Aya Mendi » depuis bientôt quatre jours. Partis de Bordeaux dimanche à 3 heures de l'après-midi, nous espérons être à Bilbao le lendemain matin. Mais notre capitaine transporte, en plus d'une vingtaine de passagers, une cargaison dont la valeur est de plusieurs millions, et il est très prudent. Au lieu d'emprunter la route



A bord d'un chalutier armé.



Capitaines de « bous » républicains. A droite, le commandant du chalutier qui a capturé le contrebandier allemand « Palos ».

battue, il est parti au grand large, fait louvoyer pour éviter les pirates de Franco et les croiseurs de Hitler. La nuit est claire, la lune brille, aucun nuage n'assombrit le ciel. Ah que le capitaine préférerait à cette belle nuit un brouillard épais et même une tempête violente!... Nous avançons tous feux éteints. Mais, quoi bon? Il fait clair comme jour. L'on peut nous voir de très loin. N'importe! C'est notre quatrième nuit en mer, il est temps que nous entrions à Bilbao.

Minuit. Deux ou trois passagers rôdent sur le pont. Les canots de sauvetage sont prêts depuis la veille. Un officier les inspecte une fois de plus. C'est le bout-en-train du quart des officiers, mais, en ce moment, il a plutôt l'air préoccupé. Le capitaine est en haut sur sa passerelle. Depuis 5 heures de l'après-midi, il ne quitte pas son poste. Armé d'une jumelle, il scrute le ciel.

Tout à coup, un feu apparaît à l'horizon. Le capitaine se penche vers le second et lui passe sa jumelle. Un ordre bref retentit. Nous augmentons de vitesse. Le feu à l'horizon disparaît. Quelques minutes passent. Un autre feu jaillit au même endroit, puis un second, un troisième. Passagers? Bateaux ennemis? « Koenigsberg »? On n'en sait rien. Nous avançons toujours sans ralentir.

Je descends dans le bureau du capitaine transformé en cabine. Trois matelas entassés l'un sur l'autre nous servent de couchette. Je vais dormir, le matin est encore loin.

Un rayon de lumière venant de dessous la porte me réveille. On a donc rallumé l'électricité! Il est

En Mai prochain, à l'heure où s'ouvrira l'Exposition Internationale, toute la France et l'étranger, porteront leurs pensées vers notre grande capitale.

Parce que "REGARDS" la veut plus grande encore et plus belle, nous commencerons dans le prochain numéro la publication d'une enquête appelée à un grand retentissement :

" VOUS NE CONNAISSEZ PAS PARIS ! "

Sous une forme pittoresque, par la plume et la photo, sera étudiée la vie si diverse de chaque arrondissement, ses besoins, ses possibilités d'avenir.

Ce ne sera pas une étude figée, se limitant au Paris d'aujourd'hui, mais encore et surtout une vaste esquisse du Paris de demain.

Nos lecteurs de province liront certainement avec intérêt cette grande enquête

Nos lecteurs de Paris seront étonnés d'y découvrir les aspects inconnus de leur chère Cité.

EN MEME TEMPS

De grands concours d'une formule inédite

16.500 francs de prix

Nous publierons les règlements détaillés dans le prochain numéro en même temps que notre enquête qui commencera par

LE 18^e ARRONDISSEMENT

BASQUE BASQUE

heures du matin. Je me précipite sur le pont. Tous les passagers sont déjà debout. Nous sommes en vue du port de Bilbao. Enfin ! L'« Aya Mendi », battant pavillon républicain, a forcé le « blocus ».

Quelques heures plus tard, nous débarquons. Partis de Bordeaux dimanche, nous avons atteint la capitale basque jeudi matin. Cette traversée ne doit durer normalement qu'une quinzaine d'heures...

par
notre
envoyé
spécial

J.-E.

POUTERMAN

Photos

CHIM

L'un des postes de la radio-téléphonie de campagne de fabrication allemande, saisis à bord du « Palos ».

Quelques caisses contenant de la contrebande de guerre saisies à bord du « Palos ».

Le cargo basque « Soton » attaqué à coups de canon par le croiseur allemand « Königsberg », au large de Santander.

LES PIRATES A L'ŒUVRE

La République Basque se trouvait aux prises depuis plus d'une semaine avec les forces navales du Reich hitlérien. On connaît les mésaventures du « Palos », du « Soton », du « Blackhill ». J'ai voulu me rendre compte sur place des circonstances dans lesquelles s'étaient produits ces incidents.

On me fit voir tout d'abord, dans un entrepôt du port de Bilbao, les caisses saisies par les autorités républicaines à bord du vapeur allemand « Palos » qui se dirigeait vers Séville. Une trentaine de colis en tout, dont seize contenant du cellulose en tablette et huit des postes de T.S.F. tout équipés pour le service de campagne. Je pus admirer ces appareils perfectionnés dont la destination militaire ne faisait aucun doute. Rien n'y manquait pour faciliter les communications entre différentes unités d'une troupe en campagne. L'ingéniosité technique des constructeurs allemands n'oublia même pas de décorer la surface des appareils aux couleurs de la monarchie espagnole.

Mais ce n'était pas tout. D'autres caisses contenaient l'équipement complet d'un moteur naval qui devait servir à mettre en marche le navire rebelle « Ciudad de Alicante ». Les inscriptions sur les caisses en servaient de preuve. Ce fut cette « marchandise » que les communiqués allemands déclaraient n'avoir aucun rapport avec la contrebande de guerre. Et ce fut à cause d'elle que le « Königsberg » se livra à des actes de piraterie contre les navires marchands de la République espagnole.

Je me rendis à Santander où je pus monter à bord du « Soton », qui fut la première victime de cette fureur hitlérienne. Le second officier qui, sur la sommation du commandement du « Königsberg » dut se rendre à bord du croiseur allemand, me fit le récit de cette aventure. Il n'eut presque rien à ajouter aux communiqués parus dans la presse. Mais en l'écoutant, j'entrevois la rencontre du colosse naval avec le modeste cargo. Le sang-froid du capitaine de ce dernier et la fermeté des autorités républicaines ont sauvé le petit bateau. Au lieu de se soumettre à la force brutale, l'équipage du « Soton » abandonna le bord et, sous la menace des canons du « Königsberg », gagna la terre. Le pirate allemand n'eut qu'à se retirer. Quelques jours plus tard, il put exercer sa vengeance sur d'autres bateaux paisibles de la République, moins fortunés que le « Soton ».

Mais les cargos espagnols ne sont pas les seules victimes des corsaires de Franco et de Hitler. Je vis à Santander, le même jour, le capitaine du navire britannique « Blackhill », qui chargeait des minerais de fer. Le vieux marin ne me cacha pas son indignation devant les procédés des chalutiers armés par Franco pour entraver le commerce maritime international. Homme prudent, il ne voulut, cependant, faire aucune déclaration qui eût pu gêner son Gouvernement. Voici en quels termes il crut devoir me parler :

— Oui, c'est vrai, des bateaux armés ont tiré sur mon navire. Je crois qu'il s'agissait de chalutiers de pêche transformés en bateaux de guerre.

« Leur nationalité ? Je n'en sais rien. C'était la nuit, ils étaient à une distance d'au moins trois ou quatre miles. On ne pouvait pas distinguer leurs pavillons. Sans aucun avertissement, ils ont ouvert le feu sur le « Blackhill ». En tout, trente coups de canon. Les salauds ! Heureusement qu'ils tirent mal... J'ai filé à toute

vitesse et c'est ça qui m'a sauvé. Au large de Bilbao, j'ai rencontré de nouveau un chalutier armé. Mais celui-ci, c'était un républicain. J'ai vu son pavillon. Avec beaucoup de politesse, il m'a demandé ma nationalité et où je me dirigeais. Ayant reçu ma réponse, il m'a remercié et m'a donné des indications pour mieux continuer mon voyage. Oui, celui-là, c'était un républicain. C'est tout ce que je peux vous dire. Quant à ma prétendue rencontre avec le « Königsberg », les journaux ont menti. Aucun croiseur allemand ne m'a arrêté. Je ne veux pas qu'on répande des histoires fausses sur mon compte. Je finis le chargement aujourd'hui et je dois faire mon voyage de retour. Si je rencontre en route le « Königsberg », j'aime mieux que son commandant ne me croit pas l'auteur de ces bruits. Non, non. Je ne veux pas avoir des histoires... »

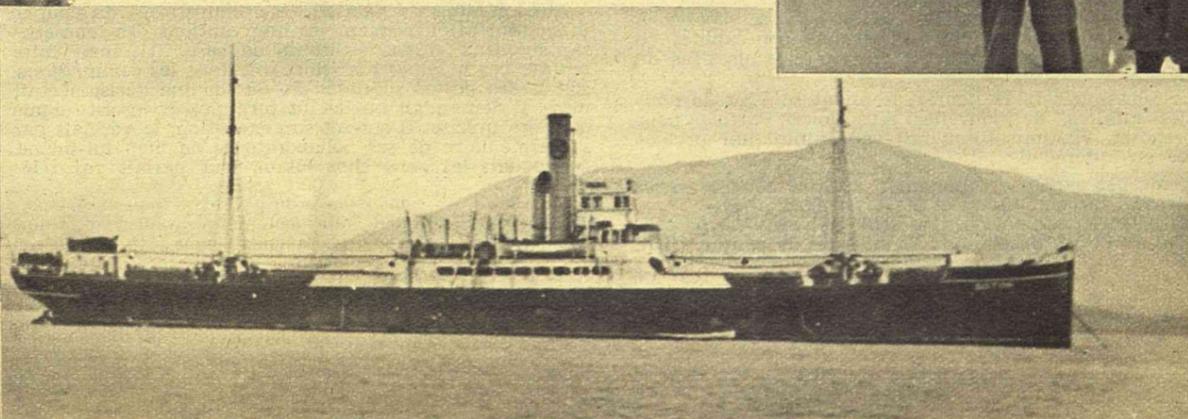
Ce fut tout ce que je pus obtenir du vieux capitaine du « Blackhill ». Il tenait absolument à éviter toute complication lors de son voyage de retour. Il faut croire que le pavillon britannique n'est plus suffisant pour protéger les bateaux marchands du Royaume-Uni en haute mer. Les bonnes grâces d'un « Königsberg » en croisière ne sont pas à négliger...

On comprendra dans ces conditions pourquoi le capitaine du « Aya Mendi » avait mis quatre jours et quatre nuits au lieu de quinze heures, pour faire la traversée de Bordeaux à Bilbao. Faut-il en conclure que Bilbao, Santander ou Gijón sont réellement bloqués par M. Franco et ses alliés allemands ? Aucunement. Chaque jour, des bateaux entrent et sortent de ces ports. Les forces navales de la République sont vigilantes. Les braves petits « bous » — chalutiers de pêche armés de canons et de mitrailleuses — battant pavillons aux couleurs basques et espagnoles, coopèrent courageusement à la garde des eaux territoriales. Ce fut un de ces « bous » qui avait capturé le contrebandier « Palos ». Son capitaine, que je rencontrai un jour à bord de son navire, ancré à Portugalette, me dit qu'il s'appretait à reprendre la mer pour aller à la recherche d'autres contrebandiers rebelles et allemands. Les robustes gars de son équipage qui nous entouraient étaient de taille à le seconder dans cette entreprise.

Non, les côtes espagnoles ne sont pas bloquées, quoique disent les grandiloquentes déclarations de l'état-major de la flotte rebelle.

(A suivre.)

Le cargo anglais « Blackhill », ancré à Santander, qui a essuyé des coups de canon des pirates rebelles.



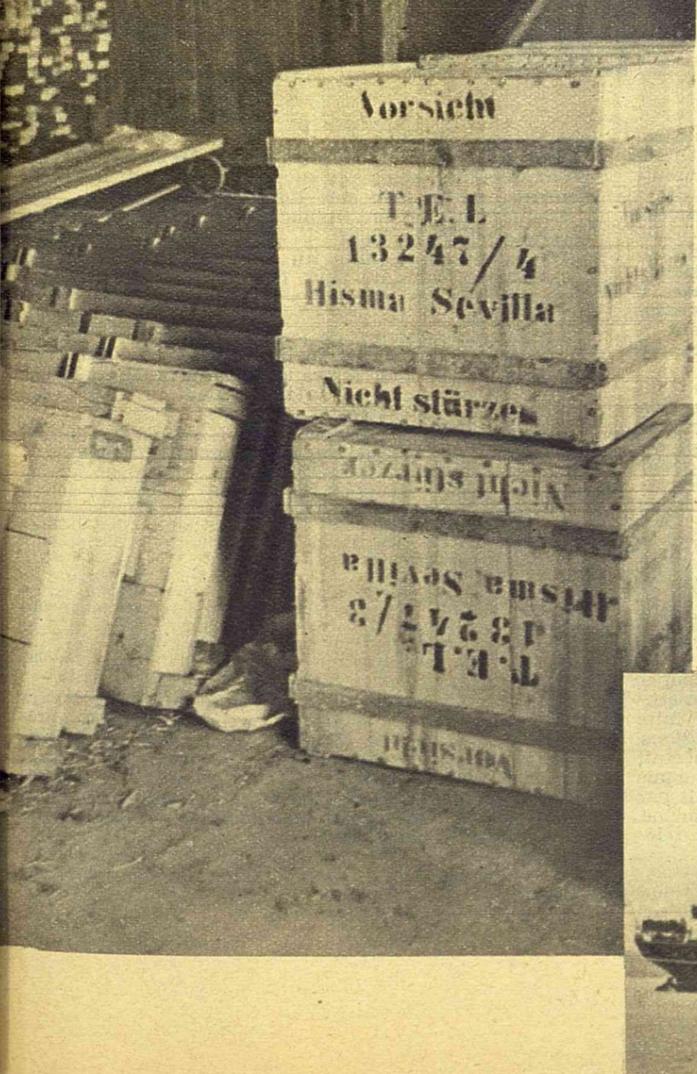
e catholiques,

list
CO

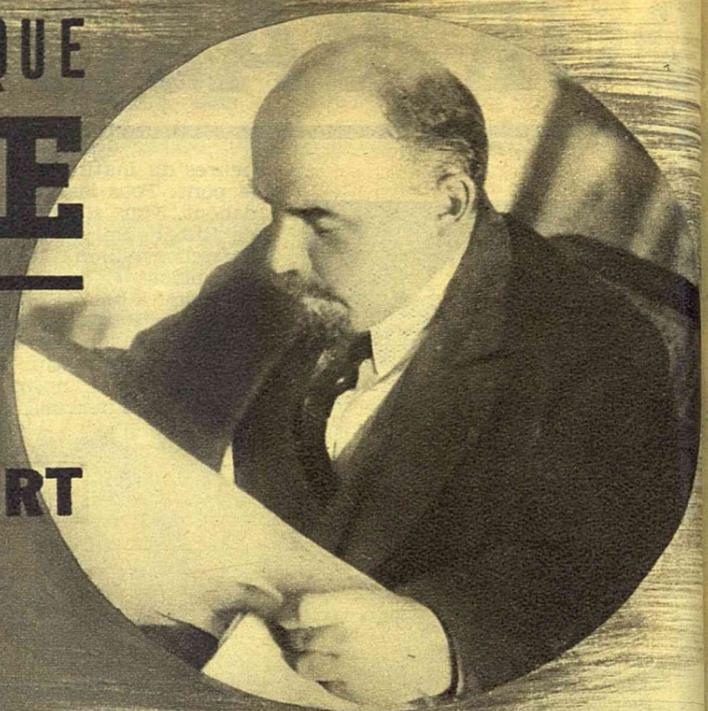
large.
es pirat
de Hitle
ne brill
ciel. Ah
à cet
s et m
i... No
Mais,
omme
très lo
quatriè
que no

passage
s de sa
veille. U
de plu
uart de
ent, il
capitain
e. Depu
ne quit
umelle,

parait
ache ve
nelle. U
rmenton
n disp
sent. U
endroit
me. P
« K
en. No
ntir.
u du ca
ne. Tro
autre m
ais do
n.
nant d
e. On
Il est



IL Y A AUJOURD'HUI 13 ANS QUE LENINE



EST MORT

...Treize ans, jour pour jour. Le 21 janvier 1924 s'éteignait la flamme géniale qui avait conduit 160 millions d'hommes, peuplant un continent, à leur libération. Mais aujourd'hui, après 13 ans où tant d'événements ont bouleversé le monde, quel vivant peut se dire plus vivant que notre Lénine, qui a trouvé en Staline un digne continuateur de son œuvre ? Rien ne saurait nous rendre plus proche et plus familière la figure de Lénine que les lignes ci-dessous, où un de ses meilleurs collaborateurs, P. Kerjentsév, montre Vladimir Ilitch au travail. (Extrait de « Vie de Lénine », 1 vol. à paraître aux E.S.I.)

LE cabinet de travail de Vladimir Ilitch, au Kremlin, était une pièce de 35 mètres carrés, éclairée par deux fenêtres.

Tout autour de la pièce, contre les murs, s'élevaient des étagères avec des livres. On y trouvait les principaux ouvrages de la littérature marxiste (Marx, Engels, etc.), des encyclopédies, des ouvrages économiques, une petite section de belles-lettres, surtout des classiques. Vladimir Ilitch rangeait les livres nouvellement parus sur le rayon inférieur de l'armoire.

Sur des rayons spéciaux, l'on trouvait des collections de journaux russes et étrangers. Sur une table séparée, des cartes, des atlas étaient étendus. Certaines cartes pendaient aux murs sur un tableau spécial. Les portraits de Marx et de Khaltourine, — cadeaux ouvriers, — étaient accrochés aux murs.

Le bureau était presque au milieu de la pièce. Il était flanqué de deux étagères pivotantes où se mêlaient la littérature du Parti, des dictionnaires, des chemises pour les affaires courantes, des livres à examiner.

Au milieu du travail pratique, du travail d'organisation le plus tendu, Lénine s'occupait inlassablement de la théorie. La théorie révolutionnaire était l'instrument de son action révolutionnaire. Les ouvrages de Marx, d'Engels, les procès-verbaux des congrès du Parti, les brochures bolchéviques, les dictionnaires en différentes langues, les documents de l'histoire du Parti, tout cela il l'avait sous la main, car journalièrement il lui arrivait de les consulter.

Doué d'une mémoire extraordinaire, il n'aimait cependant pas citer de mémoire, il vérifiait toujours très soigneusement ses citations, revoyait les chiffres exacts, exigeait des documents contrôlés.

Sur le bureau, une petite lampe, couverte d'un abat-jour ; quand Vladimir Ilitch était seul, il n'allumait que cette petite lampe, au lieu du lustre du plafond.

Sur la table, des téléphones, de grands ciseaux, qui lui servaient à ouvrir les paquets adressés à lui personnellement, un coupe-papier, quelques crayons bien taillés.

Devant la table, un fauteuil tout simple, avec un fond en paille, comme les chaises viennoises.

En face du bureau de Lénine se trouvait une autre table, avec des fauteuils tout autour. C'est là que, durant de nombreuses années se tinrent les réunions du Bureau politique.

L'atmosphère de ce cabinet de travail était simple et modeste.

De son cabinet, Vladimir Ilitch communiquait avec tous les militants dirigeants, avec tous les commissaires du peuple, avec les autres villes. Son secrétariat était brillamment organisé pour tout le travail technique et de contrôle.

D'ordinaire, Vladimir Ilitch entre dans son cabinet de travail à 9 h. 30-10 heures. Il parcourt les journaux ; il appelle ensuite la secrétaire et écoute les informations au sujet des principaux papiers que l'on a reçus, donne des instructions relatives aux réceptions du jour, aux occupations générales de la journée, signe des papiers, etc.

A 11 heures, le travail déjà bat son plein ; réceptions, réunions, conversations téléphoniques, appels de camarades, rédactions d'articles, de résolutions, etc.

En même temps, il appelle de temps à autre la secrétaire, lui donne de nouvelles instructions, exige une exécution rapide et précise, un contrôle.

A 4 heures, Vladimir Ilitch va dîner et se reposer. A 5 h. 30-6 heures, il est de nouveau dans son cabinet, ou bien à une réunion du Conseil des commissaires du peuple.

Le soir, après 10-11 heures, viennent souvent de nouvelles affaires, de nouvelles réceptions. Parfois, pour se reposer, Vladimir Ilitch fait vers minuit une promenade en automobile.

Voici, par exemple, comment il a passé deux journées de travail typiques, les 8 et 9 février 1921.

Le 8 février, au matin, il a rédigé et signé le procès-verbal du Petit Conseil des commissaires du peuple, entre

autres, la résolution sur la lutte contre la spéculation, les travaux pour le rétablissement des transports ferroviaires, etc.

De midi à 3 heures de l'après-midi, il a présidé la réunion du Bureau politique, où furent examinées les questions de la campagne d'ensemencement et la situation des paysans (en liaison avec la préparation du X^e Congrès et le passage à la Nep), celles de l'état des transports, du banditisme.

De 6 à 10 heures, il a présidé la réunion du Conseil des commissaires du peuple où se posaient, entre autres, les questions de la discipline du travail, d'un fonds de denrées pour les écoles et les hôpitaux, des dommages apportés au pays par la guerre et le blocus, etc.

De 10 heures à 11 h. 30 du soir, il préside la réunion du Conseil du travail et de la défense.

Le lendemain, 9 février, depuis le matin jusqu'à 4 h. 30, ce sont les réceptions. Viennent les commissaires du peuple et leurs adjoints, Dzerjinski, Pokrovski, Ossinski, le paysan sibérien Tchernov, deux militants de l'Internationale communiste.

A 6 heures reprend la réunion du Conseil du travail et de la défense (les questions du combustible et la campagne des ensemençements).

Pendant et après la réunion, Vladimir Ilitch lit et signe de nombreux télégrammes et papiers, lit le rapport de Krassine au sujet du pétrole et note différents livres étrangers qu'il veut se faire adresser.

C'est ainsi que travaillait tous les jours le chef prolétarien. Il est tenace, persévérant, dans son travail. Et pour les autres, en particulier pour son secrétariat, il est également très exigeant.

A cette époque, les réunions du Conseil des commissaires du peuple qui, les premières années de la révolu-

tion, se tenaient le plus souvent la nuit, commençaient exactement à 6 heures du soir. Lénine apparaissait dans la salle des séances à 6 heures juste, sans une minute de retard. Il luttait résolument contre les retards et même il avait été établie la règle qui consistait à inscrire au procès-verbal des réunions des deux Conseils, l'heure d'arrivée de chacun des membres. Les réunions s'écoulaient suivant un ordre du jour sévère, dans un silence complet. Lénine ne permettait aucun bavardage. Il interdisait de fumer dans la salle des séances, il s'assurait si la ventilation ou les vastas fonctionnaient, si l'air était renouvelé. Il donnait trois à cinq minutes, pas plus, aux orateurs, pour leurs interventions.

Pendant les réunions du Bureau politique ou du Conseil, Vladimir Ilitch suivait attentivement la discussion, puis formulait rapidement et nettement les principales propositions. Pendant ce même temps, il parcourait des papiers, les journaux étrangers, écrivait un grand nombre de bouts de papier, avec des questions, des directives, des indications qu'il envoyait aux assistants. Il exigeait des rapporteurs des faits et des chiffres précis et contrôlés ainsi que des propositions précises et claires. Il était l'ennemi acharné des phrases sonores et générales, des déclarations vagues, des informations indéterminées, imprécises, des propositions irréflechies. Si les faits et les chiffres donnés éveillaient des doutes, il demandait immédiatement un contrôle supplémentaire, effectué à différentes sources.

Aux réunions du Conseil des commissaires du peuple, il écoutait attentivement les interventions des représentants locaux et des militants de base. Il aimait faire monter ces hommes nouveaux soit dans les commissions, soit à des postes spéciaux. Et dès qu'une décision était prise, il demandait quelle fut formulée et inscrite d'une manière précise. Il suivait son exécution, la vérifiait par l'intermédiaire de ses collaborateurs ou bien lui-même, convoquait les gens chez lui ou leur parlait par téléphone.

Au Conseil des commissaires du peuple, — rappelle Lomatcharski, on travaillait utilement, on travaillait de bonne humeur, on travaillait en plaisantant. Lénine riait de tout son cœur lorsqu'il pouvait attraper quelqu'un dans une curieuse contradiction et après lui riait toute la longue table de grands révolutionnaires et des hommes nouveaux de notre temps, des plaisanteries soit du président lui-même, qui adorait faire de l'esprit, soit de l'un des rapporteurs. Mais aussitôt après ce rire bruyant le même sérieux plein d'entrain, et de nouveau coulait rapidement le fleuve des rapports, des échanges d'idées, des résolutions.

Il fallait voir comment Lénine écoutait. Je ne connais pas de visage plus beau que celui de Vladimir Ilitch. Ses traits étaient empreints d'une force extraordinaire ; il y avait quelque chose du lion dans ce visage, dans ces yeux lorsque, regardant le rapporteur d'un air réfléchi, il semblait absorber littéralement chacun de ses mots et lorsqu'il faisait subir un interrogatoire rapide et précis à ce même rapporteur.

Lénine se faisait très rarement, surtout au Conseil des commissaires du peuple. Mais lorsqu'il se faisait, c'était pour de bon. Il ne choisissait pas alors ses expressions. De ses lèvres tombaient toutes sortes de mots, tels que : « dignitaires soviétiques, qui ont perdu la tête », « badands », « brouillons », et autres termes désagréables qui se perdaient parfois dans ses papiers, ses télégrammes, ses téléphonogrammes, etc.

Mais personne ne se vexait des semonces de Lénine (1).

En dehors de ses grandes obligations, Lénine parvenait encore à recevoir des centaines d'ouvriers, de paysans, de militants du Parti ou de l'appareil soviétique. D'ordinaire, il les recevait dans son cabinet, au Kremlin.

Lénine parlait à ceux qui venaient le voir comme un vieux camarade mais, lorsqu'il le fallait, il savait être brutal et sévère. Il savait commander en maître, critiquer impitoyablement et railler.

Dans tout son travail Vladimir Ilitch combattait féroce l'inertie le bureaucratisme, la routine. Il faisait des propositions hardies. Il tournait résolument le gouvernail de l'histoire, si les

circonstances l'exigeaient. Ses propositions étaient toujours mûrement réfléchies et fondées. Ses tournants en politique étaient des mouvements résolus dans une nouvelle direction.

Ses décisions étaient appliquées fermement, avec persévérance, jusqu'au bout. Du cabinet de Lénine, au Kremlin, partent des fils vers tous les coins du pays, des courroies de transmission vers tous les leviers des organisations du Parti ou des Soviets.

Lénine était entouré de l'amour des grandes masses. Tous ceux qui l'approchaient gardaient en eux une tendre affection pour le grand chef du prolétariat.

Tous les souvenirs au sujet de Vladimir Ilitch sont imprégnés de ce sentiment. L'un des étudiants des cours du Kremlin, qui gardait le Kremlin et le siège du gouvernement, raconte :

Près de la vieille « forge d'Ivan », se tenait le club sportif des cours de mitrailleurs. Le soir, réservé au club, il était bien rare d'y voir quelqu'un, à part un futur commandant rouge, tenace et persévérant, qui refaisait des dizaines de fois la tentative de franchir la barrière, afin de prendre l'habitude de la gymnastique de campagne.

Ilitch, les mains derrière le dos, coiffé d'une large casquette, passait courbé, comme d'habitude en bas du jardin Tainitski. Devant la barrière, il s'arrêtait et suivait longtemps les efforts du sportif, à la veste d'étudiant.

Enfin, l'obstacle fut franchi... Sur le visage pensif d'Ilitch se posa un large et radieux sourire (2).

Les jours de congé, Vladimir Ilitch partait se reposer à la campagne. Au début, les premières années après le transfert à Moscou, Vladimir Ilitch et ses amis intimes prenaient des sandwiches, à la place du dîner, et partaient quelque part en forêt. Les rives de la Moskova, près de Barvikha, couvertes de sapins, lui plaisaient surtout. On y avait une jolie vue sur les champs et les prairies environnantes.

(1) Lomatcharski : *Souvenirs sur Lénine*, p. 30-31, en russe.

(2) *Sur Ilitch*, page 181, en russe.

VLADIMIR ILITCH AU TRAVAIL

J'At dit ic
être le
quérant
Il lui fa
En quo
féodalités affa
riennes.

Sur un
vrais républic
On peu
moyenne pro
l'organisation
les observate
partie du XI
France, com
d'argent.

Aux C
houille, de l
« nouveaux
rannique que

Organis
décisions gou
les élus à n'e

Ils ont
l'opinion. Fo
renversé le
l'Hôtel Top

Du co
droits du P
Le 89

primement les
Pour c
D'abor

grès radica
de fait, assu
En sec

intérêts parti
minée, un p
les prix, et
exécuter ses

Une o
viduelle » s
viduelle » s

petits et mo
Elle e
posés en 17

Face a
lectuels qu'e
cipe de la so

Tout
de la grand
de la souver

Quel
rejeter une

Que l
l'usine, à l
nomique, et
lui, la quas

Voir Rega
LA

DA

L'AVENIR du FRONT POPULAIRE*

J'ai dit ici même, il y a huit jours, que le Front Populaire, s'il veut vivre, doit être le Front de la Paix, c'est-à-dire s'opposer résolument aux volontés conquérantes du fascisme.

Il lui faut être, également, à l'intérieur, le Front du 89 économique.

En quoi consiste le 89 économique? C'est simple : il consiste à renverser les féodalités affairistes, comme nos pères, au XVIII^e siècle, ont balayé les féodalités terriennes.

Sur un tel projet, il semble que tous les démocrates, tous les vrais républicains, doivent sans effort être unanimes.

On peut, en effet, différer d'avis sur l'utilité de la petite et moyenne propriété. On peut différer d'avis sur ce que doit être l'organisation de la Cité future. Mais il est un fait qui frappe tous les observateurs de la réalité sociale : c'est que, dans la dernière partie du XIX^e siècle et durant le premier tiers du XX^e siècle, il s'est constitué en France, comme en plusieurs autres pays, une nouvelle féodalité, qui est la féodalité d'argent.

Aux Condé, aux Rohan, aux Montmorency ont succédé les barons de la houille, de l'engrais, du textile, de l'électricité, du pétrole, de la banque; et ces « nouveaux nobles » ont fait peser sur notre pays une domination cent fois plus tyrannique que n'avait été celle des seigneurs terriens.

Organisés en trusts, comités, syndicats, ils ont pesé de tout leur poids sur les décisions gouvernementales et les décisions parlementaires, réduisant les ministres et les élus à n'être que les exécuteurs dociles de leurs volontés souveraines.

Ils ont fait plus; ils ont mis la main sur la « grande presse » et, par là, sur l'opinion. Forts de cette toute-puissance, ils ont, au 6 février, joué la carte fasciste, renversé le Cabinet radical de Daladier et ils ont caressé le rêve de proclamer, à l'Hôtel Topaze, l'avènement de la junte affairiste.

Du coup, la question est clairement posée : ou les droits de l'Argent, ou les droits du Peuple.

Le 89 économique consiste à dire sans ambages que les droits du Peuple priment les droits de l'Argent.

Pour que cette déclaration devienne une réalité, que faire?

D'abord, appliquer les résolutions votées au début du XX^e siècle par les congrès radicaux qu'animait l'esprit de Pelletan : nationaliser les grands monopoles de fait, assurances, électricité, gaz, transports en commun, etc.

En second lieu, créer un organisme qui, dans l'ordre économique, oppose aux intérêts particuliers l'intérêt général, c'est-à-dire qui élabore, pour une période déterminée, un plan général de production et d'échanges, qui contrôle les salaires et les prix, et qui, par l'intermédiaire d'un Ministère de l'Economie Nationale, fasse exécuter ses décisions.

Une organisation de ce genre ne porte aucune atteinte à la « propriété individuelle » : car les trusts et les sociétés anonymes, loin d'être de la propriété « individuelle » sont de la propriété collective, opprimant et exploitant durement tous les petits et moyens propriétaires.

Elle est simplement le prolongement normal, honnête, logique des principes posés en 1789 par la Déclaration des Droits de l'Homme.

Face aux privilégiés politiques qu'étaient alors les nobles, aux privilégiés intellectuels qu'étaient les membres du clergé, nos pères ont dit hardiment : *le principe de la souveraineté réside dans la Nation.*

Tout ce que nous demandons, c'est que les hommes d'aujourd'hui, héritiers de la grande tradition révolutionnaire, déclarent non moins hardiment : *le principe de la souveraineté économique réside dans la collectivité.*

Quel est le travailleur, quel est le Français honnête qui peut, en conscience, rejeter une telle demande, la trouver illégitime?

Que le Front Populaire, interprète des masses qui travaillent au champ, à l'usine, à l'atelier, au magasin, au bureau lance bravement la formule du 89 économique, et il aura, en même temps qu'un vaste programme de réalisations devant lui, la quasi unanimité du peuple de France derrière lui.

— Mais il aura contre lui tous les spéculateurs, tous les exploiters, tous les tripoteurs!

D'accord! et je conviens que ces adversaires ne représentent pas, à l'époque actuelle, une puissance négligeable. Mais, cette puissance, il ne s'agit pas de la négliger, il s'agit de l'abattre.

Et, sur la ruine des féodalités d'argent, il faut proclamer face au monde l'avènement de la nouvelle noblesse qui est la noblesse du Peuple, la noblesse du Travail.

Albert BAYET.

Le 89 économique



« L'avènement de la nouvelle noblesse du peuple, la noblesse du Travail. »

Voir Regards du 14 janvier.

LA SEMAINE PROCHAINE

« Regards » commence la publication de

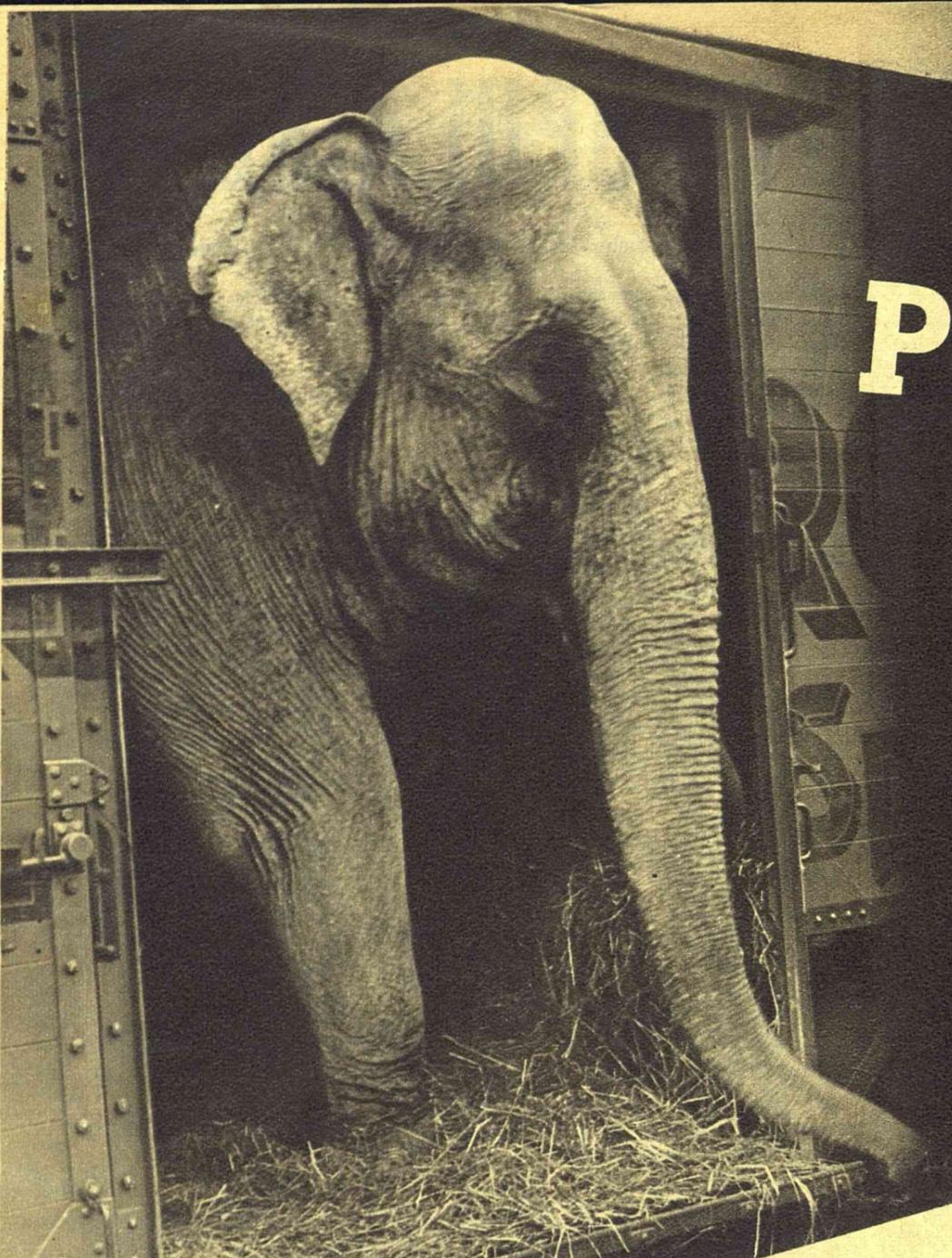
FIÈVRE AU VILLAGE - un roman inédit de LUDOVIC MASSÉ

l'excellent romancier, bien connu de nos lecteurs, avec des illustrations de LINGNER

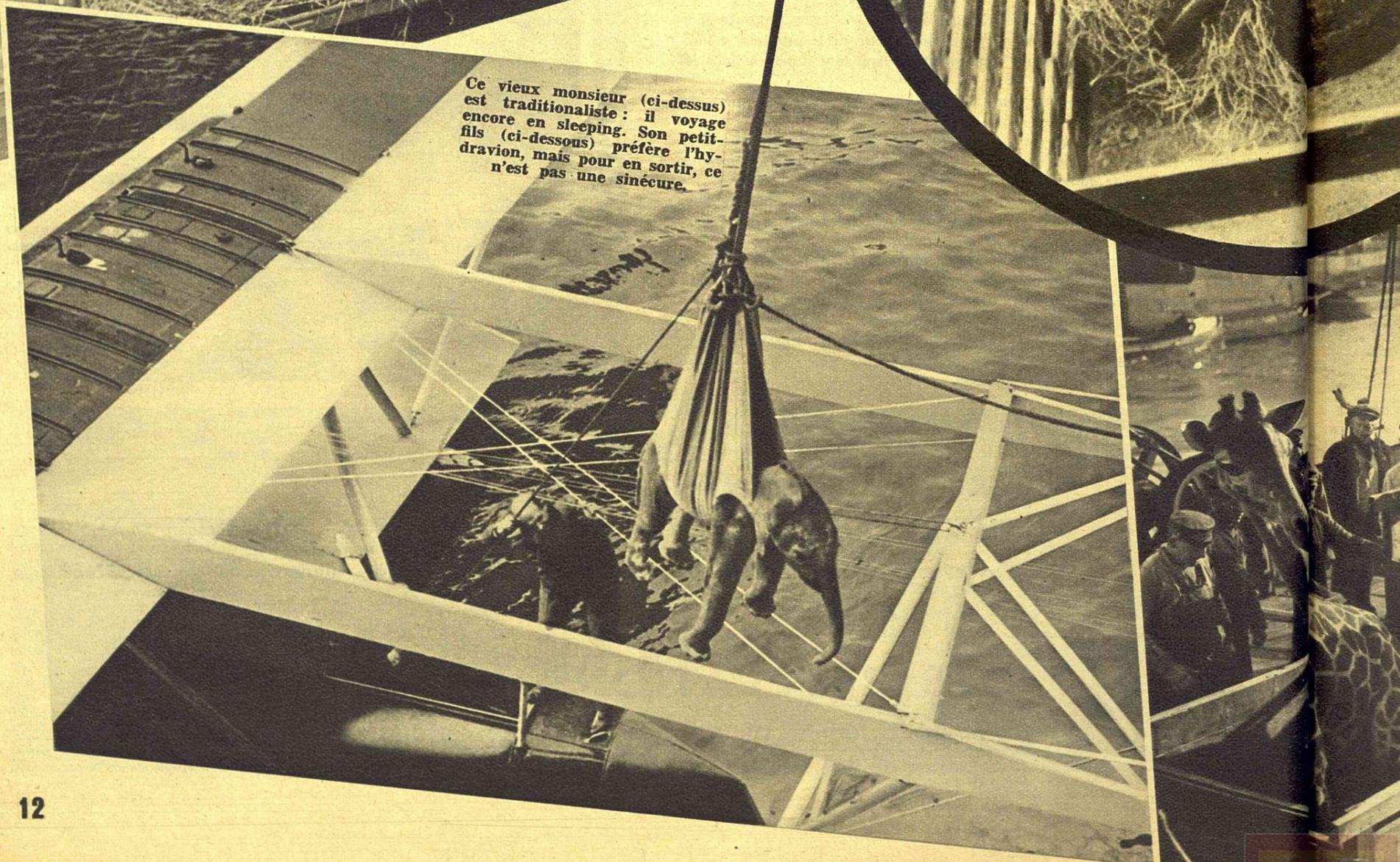
DANS LE MÊME NUMÉRO

DES RÉVÉLATIONS d'une portée considérable et d'une brûlante actualité, sur les agissements de certains « Maitres de la France ».

POUR LEU



Ce vieux monsieur (ci-dessus) est traditionaliste: il voyage encore en sleeping. Son petit-fils (ci-dessous) préfère l'hydravion, mais pour en sortir, ce n'est pas une sinécure.



Les animaux

NE

VOYAGENT

PAS

PLAISIR



Pauvre chameau ! Avouez que même à votre ennemi intime, vous ne souhaiteriez pas une telle façon de pratiquer le tourisme.

Quelle est la sinistre canaille
Qui mit ce phoque sur la paille?

Même en caisse, la girafe
est un animal plein de dignité.

Les cygnes jugent l'automobilisme
bien vulgaire... C'est un lac, un lac,
un lac, c'est un lac qu'il leur faut.



MUSÉES

JARDINS PUBLICS DE L'ART

UNE GRANDE ENQUÊTE
DE
LUC DECAUNES

S'il est une question d'actualité brûlante dans le domaine des musées, c'est bien celle de leur réorganisation et de leur popularisation. Le succès du Front Populaire aux dernières élections, en amenant au pouvoir un gouvernement socialiste, a donné un sens plus précis au problème de la Culture, et mis l'accent sur l'accès des masses aux richesses artistiques du pays. Il semble bien qu'un effort considérable, parallèle à celui qui s'accomplit dans le domaine de la littérature, soit tenté en faveur de la popularisation des musées nationaux. Les dernières initiatives des conservateurs du Louvre concernant les salles de sculpture antique, c'est-à-dire la mise en place des chefs-d'œuvre, le déblayage des salles et, surtout, l'ouverture de ces salles le soir, avec utilisation rationnelle de l'éclairage électrique, indiquent dans quel sens sont poussées ces recherches, et l'usage que l'on peut faire de la publicité de curiosité qui s'y attache.

J'ai voulu cependant m'initier plus en détail aux différentes théories muséographiques, et suis allé rendre visite à M. René-Huyghes, conservateur adjoint au Musée du Louvre, dont les travaux sur ces questions ont apporté des éléments entièrement neufs.

Les couloirs administratifs du Louvre sont encombrés, animés, fiévreux. Il y a réunion sur réunion, Conseil de Comité sur Conseil de Comité. De dignes personnages d'un autre siècle voisinent avec de jeunes hommes vifs et concentrés. Dans cette effervescence, je trouve enfin M. Huyghes. Le conservateur adjoint du Louvre est un homme jeune, actif, et, qui plus est, affable et simple. Il m'entraîne dans un immense salon désert où baisse le crépuscule de novembre et, comme il est pressé, nous voici tout de suite dans le vif du sujet.

— La grande erreur, c'est d'avoir cherché jusqu'ici à réaliser un musée-type. Le musée doit varier avec les pays, comme il varie avec les époques. Il y a un élément capital : c'est l'élément géographique.

« Prenons par exemple les Etats-Unis qui sont un pays neuf, n'ayant pas à supporter le poids d'un héritage culturel de plusieurs siècles. Là-bas, les musées ont un caractère essentiellement éducatif. On a créé ce qu'on appelle des « educational departments », auxquels sont attachés des conservateurs particuliers uniquement chargés d'approprier les musées à leur usage éducatif. Comme on se trouve en face d'un public sans hérédité artistique, on est amené à présenter la question élémentairement. D'employer des méthodes assez systématiques déterminant les grandes lignes.

« Prenez, d'autre part, la Hollande. En Hollande, les musées ont un sens obligatoire. On doit entrer par une porte, suivre un itinéraire préétabli et franchir la sortie officielle. Mais ce genre de musées convient parfaitement à la nature du Hollandais, lequel aspire à la discipline et jouit ainsi d'une façon plus complète de son musée.

De toute évidence, de telles méthodes ne peuvent convenir aux Français. Il faut donc, pour réorganiser un musée, avoir une connaissance approfondie du futur public de ces musées.

« Dans un pays de vieille culture comme la France, nous trouvons tout d'abord une majorité très éduquée chez qui s'est conservé cette vieille habitude héréditaire de juger avant tout par le goût, et pour qui un seul musée peut valoir : le musée esthétique.

« A côté de cette catégorie de public se développe une minorité d'érudits à qui il ne peut s'agir de présenter un musée élémentaire.

« Enfin, à l'écart jusqu'ici, et toujours traité en parent pauvre, le public de masse, dans la plupart des cas entièrement dépourvu de culture artistique.

« Le problème était donc de concevoir la complexité du public français et de trouver ensuite le musée adéquate qui satisfasse tout le monde.

« C.-H. Rivière, sous-directeur du Musée du Trocadéro, et moi-même, avons élaboré ensemble cette conception du musée en France. Nous voudrions créer un musée qui comprenne, dans son trajet obligatoire, les chefs-d'œuvre, avec un souci prédominant de mettre en valeur leur beauté. »

Cette phrase, je le sens bien, est faite pour marquer le point. Le conservateur-adjoint du Louvre reprend en scandant les mots :

— On n'a pas le droit de sacrifier la valeurs esthétique d'une œuvre à des considérations historiques. Nous devons, avant tout, le respect à l'œuvre d'art. Ne couvrons pas sa voix avec le bruit de nos pensées, de nos opinions. Il faut faire silence autour de la beauté.

Remettant à plus tard l'éclaircissement de cette question essentielle, j'interroge encore :

— Si je vous comprends bien, il s'agit, selon vous, de créer un complexe de musées qui réalise la synthèse des aspirations de vos trois publics.

— Exactement. Voici comment je conçois le musée idéal, le musée par excellence. Tout d'abord, un jardin central. Indispensable. Il est bon que le visiteur garde un contact avec la réalité extérieure, avec la vie; il est nécessaire qu'il puisse comparer à tout moment l'œuvre d'art avec la nature.

« Autour de ce jardin, un circuit fermé de salles ne comprenant que les chefs-d'œuvre classés par ordre chronologique et par écoles, bien disposés, bien aérés

ment choisis, nous recréerons l'atmosphère des chefs-d'œuvre correspondants, le climat de l'époque qui les aura engendrés. Ces salles seront surtout pour notre public déjà cultivé, amateur de sensations artistiques complètes.

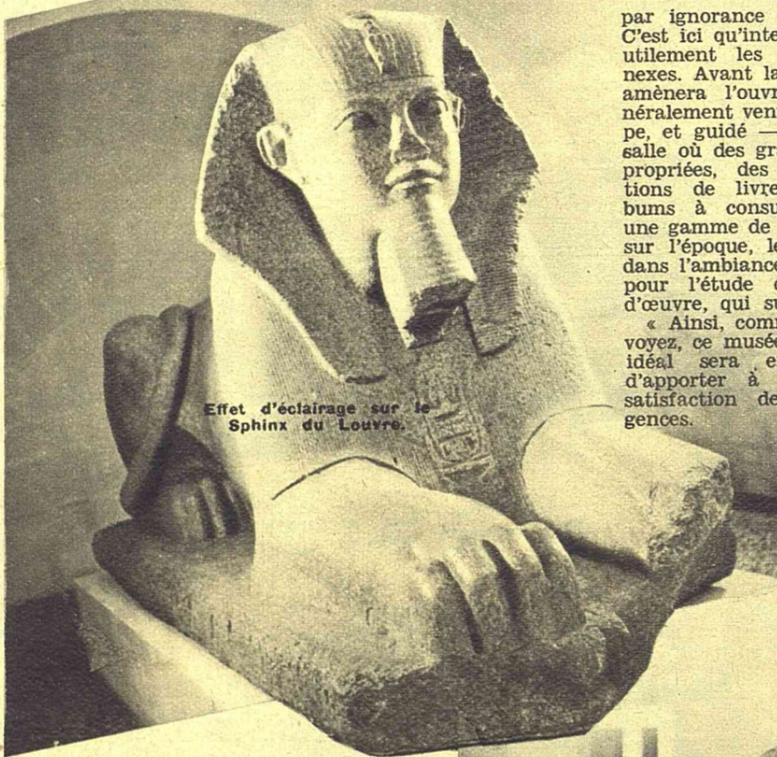
— Et notre public de masse, Monsieur le Conservateur?

— Nous y voici. Question fort délicate, il faut le dire. Autrefois, la masse populaire vivait dans un milieu où subsistaient soit dans l'ameublement, soit dans l'architecture, des vestiges d'œuvres artistiques. Le spectacle de monuments, d'églises, de boiseries ignorées, entretenait en eux une certaine sensibilité à l'œuvre d'art. Aujourd'hui, la grande masse du peuple — les ouvriers — vit éloignée des lieux artistiques, dans des cités industrielles où l'isolent les contraintes abêtissantes de son travail. Bien souvent la vie de l'ouvrier s'est écoulée sans aucun contact avec l'univers artistique.

« On ne peut donc le mettre brutalement en face d'un chef-d'œuvre qu'il risquerait de ne pas comprendre, plus, d'ailleurs par manque d'adaptation que

Le Louvre, musée populaire ?

entretien avec M. R. HUYGHES
conservateur adjoint au musée du Louvre



Effet d'éclairage sur le Sphinx du Louvre.

« Sur les côtés de ce circuit principal, des salles annexes en « cul de four » (1).

« Ces salles annexes répondent à un triple besoin correspondant à nos trois publics. Dans certaines de ces salles se trouvent les œuvres secondaires, d'une grande importance historique et intéressant surtout les érudits et les étudiants. Je dois vous dire, à ce propos, que je suis entièrement opposé au système des réserves fermées, quasi inaccessibles et sans contact vivant avec le public. Seule la réserve ouverte par exemple deux heures par jour, permet le vagabondage de l'érudit, la recherche hasardeuse d'où jaillit la trouvaille inespérée.

« A côté de ces salles d'un caractère scientifique, nous aurons les salles de reconstitution. Là, grâce aux boiseries, aux tapis, aux meubles, aux bibelots adroite-

(1) Voir la figure en haut, à droite.

ment choisis, nous recréerons l'atmosphère des chefs-d'œuvre correspondants, le climat de l'époque qui les aura engendrés. Ces salles seront surtout pour notre public déjà cultivé, amateur de sensations artistiques complètes.

« Ainsi, comme vous le voyez, ce musée complexe idéal sera en mesure d'apporter à chacun la satisfaction de ses exigences.

par ignorance esthétique. C'est ici qu'interviendront utilement les salles annexes. Avant la visite, on amènera l'ouvrier — généralement venu en groupe, et guidé — dans une salle où des gravures appropriées, des reproductions de livres, des albums à consulter, toute une gamme de documents sur l'époque, le mettront dans l'ambiance favorable pour l'étude des chefs-d'œuvre, qui suivra.

« Le budget qui nous est accordé est évidemment insuffisant pour assurer un gardiennage complet et l'entretien sérieux du musée. Aussi les entrées payantes sont-elles justifiées par nos besoins. Mais ce n'est là, espérons-le, qu'une nécessité provisoire. Et puisque je vous ai surtout parlé d'un musée idéal, ajoutons-y le rêve d'un temps futur où l'Etat aurait les moyens d'assurer entièrement l'entretien de nos musées nationaux.

Nous quittons le salon. Une vague de personnages reprend le conservateur-adjoint du Louvre.

Je pense à ces jeunes gens des provinces lointaines qui ne connaissent le Louvre qu'en image; à ces ouvriers en cotte de travail, à ces paysans qui n'ont jamais vu la « Joconde »; à ces femmes en cheveux qui découpent soigneusement les fades gravures des « dessins illustrés »; à ces enfants barbouillés qui regardent l'eau des rivières et le ciel...

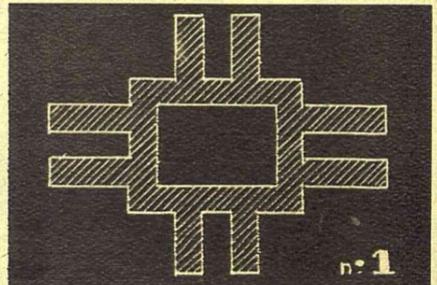
« Si les portes allaient s'ouvrir, enfin, pour eux. Louvre... Palais des sorcelleries humaines... A quoi rêvent les jeunes hommes !

(A suivre.)



Les gardiens posent autour du Discobole.

« Enfin, je ne saurais trop préconiser la création de musées d'enfants, tout à fait indispensables. Notez qu'en Amérique ceci existe depuis longtemps. Là-bas, on amuse l'enfant avec des œuvres d'art; il se développe chez lui une familiarité excellente avec son musée. Et s'il est vrai que nous retournons toujours à nos souvenirs d'enfance auxquels s'attachent un charme et une poésie exceptionnels, l'enfant grandi retournera dans ces musées revoir les chefs-d'œuvre amis de son jeune âge. A cela ajoutez que l'enfant, s'il se plaît au musée, voudra y revenir et y amènera sans doute ses parents. Attirer les adultes par le canal de l'enfance, voilà peut-être la solution idéale ! Il me paraît, en tous cas, qu'une des tâches capitales pour la popularisation effective des musées, c'est précisément de mettre l'accent sur l'enfance. »



n° 1

M. Huyghes sent en poète, c'est bien sûr; mais il raisonne et agit en psychologue. Et nous ne pouvons que nous en réjouir.

Mais les nécessités de son travail appellent ailleurs mon interlocuteur. Il se lève.

— Encore un mot, je vous prie. Où en sont les travaux de réorganisation du Louvre ?

— Grâce aux efforts remarquables de notre collaborateur, M. Verne, nous nous trouvons devant un plan des musées nationaux dans lequel les tâches ont été harmonisées et coordonnées. Nous en abattons chaque année une tranche. Nous en sommes arrivés à la section peinture, et sur une période qui pourra atteindre dix années, nous accomplirons dans ce domaine un travail régulier.

— Les moyens financiers dont vous disposez sont-ils en rapport avec les besoins du Louvre ?

M. Huyghes hoche la tête, sceptique : — Le budget qui nous est accordé est évidemment insuffisant pour assurer un gardiennage complet et l'entretien sérieux du musée. Aussi les entrées payantes sont-elles justifiées par nos besoins. Mais ce n'est là, espérons-le, qu'une nécessité provisoire. Et puisque je vous ai surtout parlé d'un musée idéal, ajoutons-y le rêve d'un temps futur où l'Etat aurait les moyens d'assurer entièrement l'entretien de nos musées nationaux.

Nous quittons le salon. Une vague de personnages reprend le conservateur-adjoint du Louvre.

Je pense à ces jeunes gens des provinces lointaines qui ne connaissent le Louvre qu'en image; à ces ouvriers en cotte de travail, à ces paysans qui n'ont jamais vu la « Joconde »; à ces femmes en cheveux qui découpent soigneusement les fades gravures des « dessins illustrés »; à ces enfants barbouillés qui regardent l'eau des rivières et le ciel...

« Si les portes allaient s'ouvrir, enfin, pour eux. Louvre... Palais des sorcelleries humaines... A quoi rêvent les jeunes hommes !

(A suivre.)

PAR A

extrait de

Le III^e ville de méridion. Il commanda III^e corps, maral d'une Armée et en découvrant un beau salon dans le Kwangtung, les fournitures chauds lui facile avec aller d'un gé une belle son à Hong-Kong Bourse. Il y un mot et pe moindre opin qu'au soulève Li-Ming-Su réprimer ce composées de reurs et de Kwangtung, de marins. Il pour gagner d'entre eux.

Li se souvenait de parler période révo avait été jeu versation. M. gneur. Tant dirigé contre le mieux; ma nait contre L tes chinois, c Le Kuomint le communis fit de même certes, souve ner qu'il ex communistes vait jamais tie. Deux ou piraient bien de braves ty qu'il les sus

On l'avait volte des pa obéi, mais, c de détruire il arrivé? Se drapeau rou n'y avait pa cer à tirer s ses officiers elles, même giment et l' Au lieu de f organisèrent et déclarer Des représen Kiangsi ariv et ses troupe rouge.

Li-Ming-S révolte, que dait de son pouvoir mar de Canton, Il pourrait casion s'en profit de se contre, aucu ses troupes,

Il fit un r luttaiet en et son ancie munisme qu intérêt pers taristes.

Il se déci en vérité, p présenta dev

GÉNÉRAUX & TRAHISON

PAR AGNÈS SMEDLEY

“La Chine rouge en marche” (1)

extrait de

Le III^e corps de l'Armée rouge, assiégeait la ville fortifiée de Hweichang, dans le Kiangsi méridional, quand Li-Ming-Sui en eut assez. Il commandait la VII^e Armée rouge, venue renforcer le III^e corps, mais qu'est-ce que ça rapportait d'être général d'une Armée rouge? Il se le demandait de plus en plus et en découvrait de plus en plus l'inutilité. La vie avait valu d'être vécu quand il était général du Kuomintang, dans le Kwangsi, quelques années auparavant. Il avait alors un beau salaire et faisait des bénéfices sur les munitions, les fournitures, l'opium; les seigneurs et les riches marchands lui faisaient des « présents »; il avait une vie facile avec banquets, jeux et filles *sing-song*. On pouvait aller d'un général à l'autre et chaque trahison rapportait une belle somme. On pouvait faire de beaux placements à Hong-Kong, comme tout le monde, et spéculer à la Bourse. Il y avait aussi les soldats: ils obéissaient sans un mot et peu d'entre eux avaient la prétention d'avoir la moindre opinion personnelle. C'est-à-dire... au moins jusqu'au soulèvement des paysans dans le Sud.

Li-Ming-Sui avait été envoyé avec 1.300 hommes pour réprimer ce soulèvement. Ses propres troupes étaient composées de paysans pauvres, de laboureurs et de coolies du Kwangsi et du Kwangtung, de cheminots, d'ouvriers ou de marins. Ils faisaient partie de l'armée pour gagner leur vie, au moins la plupart d'entre eux.

Li se souvenait qu'il avait été de bon ton de parler de communisme avant la période révolutionnaire de 1927 et qu'il avait été jeune et toléré ce sujet de conversation. Mais il était aussi fils de seigneur. Tant que le communisme était dirigé contre les étrangers, tout était pour le mieux; mais, pour autant qu'il se tournait contre les seigneurs et les capitalistes chinois, ce n'était plus la même chose! Le Kuomintang arriva au pouvoir et mit le communisme hors la loi. Li-Ming-Sui fit de même dans son armée. Il avait, certes, souvent eu l'occasion de soupçonner qu'il existait toujours des cellules communistes dans son armée, mais il n'avait jamais pu savoir qui en faisait partie. Deux ou trois de ses officiers lui inspiraient bien des soupçons, mais c'étaient de braves types et des amis loyaux, bien qu'il les suspectât d'être communistes.

On l'avait donc envoyé écraser la révolte des paysans dans le Sud. Il avait obéi, mais, quand il avait donné l'ordre de détruire les villages révoltés, qu'était-il arrivé? Ses troupes avaient brandi un drapeau rouge et lui avaient crié qu'il n'y avait pas de général qui pût les forcer à tirer sur les paysans! Certains de ses officiers étaient de connivence avec elles, même Fang, un commandant de régiment et l'un de ses camarades d'école! Au lieu de fusiller les paysans, ses soldats organisèrent des comités révolutionnaires et déclarèrent former une Armée rouge. Des représentants de l'Armée rouge du Kiangsi arrivaient, peu de temps après, et ses troupes devenaient la VII^e Armée rouge.

Li-Ming-Sui se dit, au moment de la révolte, que son avenir militaire dépendait de son esprit de décision. Il pensait pouvoir marchander avec les militaristes de Canton, une fois devenu général rouge. Il pourrait passer à l'ennemi quand l'occasion s'en présenterait et tirer un gros profit de sa trahison. Il n'y avait, par contre, aucun avantage à être chassé par ses troupes, ou même fusillé.

Il fit un rapide calcul. Deux tendances luttaient en lui: d'un côté, sa jeunesse et son ancienne sympathie pour le communisme qui était notoire; de l'autre, son intérêt personnel et les traditions militaristes.

Il se décida enfin, quoiqu'il lui resta en vérité, peu de chose à décider: il se présenta devant ses troupes et leur fit un

beau discours en faveur du communisme. Par moment, il croyait presque ce qu'il disait, car c'était une sensation extraordinaire que celle de se débarrasser des harnais du militarisme et du féodalisme pour devenir un homme libre, un révolutionnaire, un chef de l'Armée rouge.

Ses soldats le crurent. C'est-à-dire, une partie d'entre eux. Plus de la moitié étaient communistes et n'ajoutaient pas foi à tout ce qui pouvait tomber des lèvres d'un général. Mais beaucoup étaient naïfs. Ils virent devant eux un homme d'une trentaine d'années, à l'air fort et énergique et qui parlait de communisme. C'était un bon général et ils avaient besoin d'un bon chef pour combattre les troupes du Kwangsi qui seraient certainement envoyées contre eux. On le prendrait au mot. Qu'il soit communiste ou non cela se vérifiera un jour. En attendant, ils formèrent un comité militaire de communistes de confiance, composé de sous-officiers et de soldats qui se partagèrent le commandement.

Li-Ming-Sui était presque prisonnier de ses troupes. Il les conduisit — ou plutôt elles le conduisirent — jusqu'aux frontières du Hounan, du Kwangtung et du Kiangsi où elles livrèrent maintes batailles. Vers le mi-

lieu de 1931, elles entrèrent dans le Kiangsi et luttèrent contre la troisième invasion du Kuomintang. Et en novembre 1931, elles se trouvaient au siège de Hweichang.

Li-Ming-Sui n'avait point compté sur tout cela et il en avait sérieusement assez d'être un chef communiste à trois ou quatre dollars par mois, comme chacun de ses hommes! Et souvent ne pas avoir un sou! Être habillé comme eux; manger la même nourriture, recevoir des ordres d'un comité militaire et d'un commissaire politique! Puis, comme si ce n'était pas suffisant, coucher à flanc de colline ou dans des huttes de paysans — et seul. Dans ce pays oublié de Dieu, il fallait prétendre aimer une femme pour qu'elle consente à passer la nuit avec vous, et encore y avait-il des chances pour qu'elle n'acceptât pas. L'argent ne comptait pas, quand on en avait, et, si l'idée vous venait de vous emparer de l'objet de vos désirs, vous pouviez fort bien recevoir un coup de couteau! Une vie de chien! Quand il s'endormait, son esprit retournait aux bordels de Canton, aux élégantes courtisanes des maisons de thé dont c'était le métier de rendre la vie agréable aux généraux de Kuomintang.

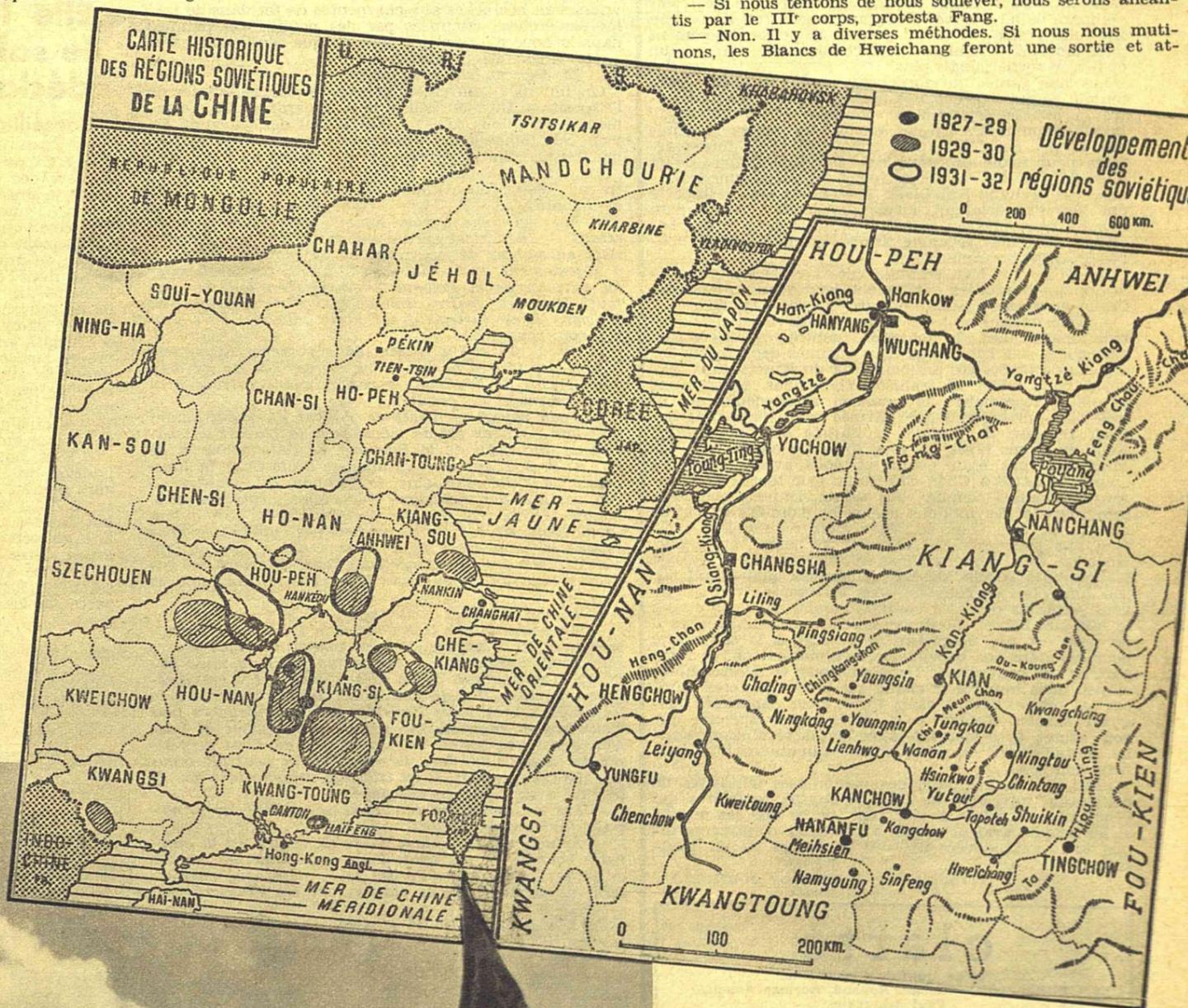
Il pensait qu'il se trouvait d'autres hommes comme lui. Il eut une conversation avec son vieil ami Fang, maintenant commandant du 137^e régiment rouge. Une telle amitié vous lie aussi étroitement que les liens du sang, pensait-il, et certainement mieux que le communisme. Quand Li était commandant de régiment, Fang n'était que chef de bataillon et, lorsque Li était devenu général de division, il avait nommé Fang commandant de régiment. C'étaient vraiment de bons amis.

Fang écouta en silence les récriminations de Li et son visage devint blanc comme un linge. Il demanda enfin: — Puisqu'il vous apparaît que la révolution ne nous rapporte rien, que comptez-vous faire?

— Nous enverrons un message à Chen-Chi-Tang, à Canton, répondit Li, et quand il aura accepté nos propositions, nous conduirons à Canton ce qui nous suivra de la VII^e armée. Certains refuseront, mais d'autres non. Je connais des officiers qui m'obéiront. Prenez le petit Wang, par exemple. Je l'ai promu du rang de caporal à celui de commandant de compagnie: c'était un coolie et j'en ai fait ce qu'il est. Il est communiste, mais il fera ce que je lui demanderai: par gratitude.

— Si nous tentons de nous soulever, nous serons anéantis par le III^e corps, protesta Fang.

— Non. Il y a diverses méthodes. Si nous nous mutinons, les Blancs de Hweichang feront une sortie et at-



taqueront le III^e corps pour nous venir en aide. Ou bien, nous pouvons demander à partir faire la guérilla dans les districts Meishien du Kwangtung! Quand nous arriverons là-bas, nous pourrions rejoindre les troupes cantonnaises!

Fang écouta les plans de Li, puis il demanda à réfléchir avant de prendre une décision.

Mais Li n'attendit pas. Il s'entretint avec d'autres hommes de confiance, dont l'un fut Wang, le commandant de compagnie.

(1) La Chine Rouge en marche, 1 vol. à paraître aux E.S.I. dans la collection Ciment.



Li lui offrit de faire de lui un chef de bataillon, si son plan réussissait, et décida même d'envoyer Wang avec la lettre de propositions à Chen-Chi-Tang, le militariste de Canton. Par bonheur, Wang avait été choisi pour aller, à Shuikin, assister à la conférence des délégués ouvriers, paysans et soldats. Il pourrait se servir de son passeport pour atteindre le Kuomintang.

Mais trois jours ne se passèrent pas avant que Li se rendit compte qu'il était surveillé nuit et jour. Puis, un beau jour, à son grand effroi, cinq gardes se mirent à l'accompagner partout.

Li n'en dormit pas de deux nuits. Il commença à soupçonner Tang et Wang. Wang était parti pour Shuikin, semblait-il, et avec la lettre envoyée à Chen-Chi-Tang! L'ingratitude des gens de cette époque l'horrifiait! La vieille loyauté chinoise envers l'ami personnel et le bienfaiteur disparaissait : c'était la fin de la Chine en tant que nation!

Pendant toute une nuit, Li écouta les pas des gardes autour de sa tente. Trois d'entre eux semblaient dormir, mais les deux autres étaient éveillés. Puis, il y en eut quatre qui dormirent pendant que le cinquième patrouillait.

La seconde nuit, Li écouta à nouveau. Les hommes aux pieds de plomb passaient. Aux premières heures du matin, il inspecta les environs avec précaution et découvrit que ses gardes dormaient tous les cinq.

Li abandonna sa tente, contourna les gardes et se mit en marche dans la nuit.

Soudain, un ordre : « Halte! » Il alluma sa torche électrique et aperçut deux sentinelles, à peu de distance de lui.

— Le mot de passe! demandèrent les sentinelles.

Li ne connaissait pas le mot de passe. Il répondit avec arrogance qu'il était officier et qu'il n'avait pas besoin de mot de passe pour faire son devoir. Les sentinelles lui répliquèrent froidement qu'il devait rester où il était jusqu'à ce qu'il l'eût donné.

Li avança vers elles et les dépassa en les injuriant.

L'une des sentinelles cria encore :

— Halte!

Mais Li n'y fit pas attention et continua. Il y eut un coup de feu et quelque chose le frappa au côté. Il trébucha et tomba.

Il s'éveilla d'une longue période d'inconscience, juste avant de mourir, et regarda autour de lui. Il se trouvait à l'hôpital de l'Armée rouge. Deux hommes armés se tenaient au pied de son lit et, près de lui, un docteur en tablier blanc et une infirmière. Le désespoir s'empara de lui comme son regard rencontrait à nouveau les yeux froids des deux gardes. Il pensa amèrement qu'il mourait prisonnier, puis l'ombre descendit sur lui et il n'en sortit jamais plus.

Les cinq gardes qui dormaient, alors que Li-Ming-Sui tentait de fuir, furent rapidement appelés à comparaître devant le département politique et la cellule du Parti communiste. On les envoya en prison à Shuikin. Et peu de temps après, trois amis de Li furent arrêtés pour avoir provoqué de l'agitation autour de la mort du général. « L'Armée rouge devient comme les armées de Tchang-Kai-Chek, avaient-ils dit. N'importe qui tue n'importe qui, même nos chefs! La vie d'un homme n'est plus en sécurité. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une véritable armée révolutionnaire, libérée de cette tyrannie. »

Ils ajoutèrent bien d'autres choses et le tribunal militaire qui devait les condamner leur déclara, lorsqu'ils furent emmenés à Suikin en vue du procès public :

— Tout ouvrier ou paysan des régions soviétiques connaît maintenant la chanson contre-révolutionnaire, quel qu'en soit l'air. Nous nous sommes débarrassés des espions de la Société antibolchévique du Kuomintang, envoyés pour semer la trahison chez nous. Nous avons appris à reconnaître la chanson social-démocrate et trotskiste qui prétend que l'Armée rouge finira par devenir l'esclave de quelque militariste du Kuomintang. Nous en avons assez de vous tous! Le complot de Li-Ming-Sui vous était connu et nous avons, entre les mains, sa lettre à Chen-Chi-Tang. Que tous les contre-révolutionnaires comme vous se souviennent que l'Armée rouge a des millions d'yeux et d'oreilles et qu'elle ne saurait être trompée. Vous allez maintenant avoir cinq ans pour étudier, travailler et penser en prison. Nous ne vous couperons pas la tête, comme le fait le Kuomintang à ceux de nos camarades qu'il prend sur son territoire, et nous ne vous torturerons pas, ni ne vous jetterons dans les chaînes, comme le Kuomintang le fait aux nôtres. Nous sommes des communistes, et il ne nous est pas nécessaire de revenir à la sauvagerie pour défendre nos convictions. Les masses sont le rempart de nos convictions. Dans cinq ans, vous serez libres et peu nous importe le chant que vous chanterez alors, car les masses seront assez fortes pour supprimer jusqu'au dernier d'entre vous. Mais nous espérons que vous saurez, à ce moment-là, ce que la révolution signifie véritablement et pourquoi nos camarades lui sacrifient leur vie.

Ainsi se termina l'une des nombreuses tentatives de dissolution intérieure de l'Armée Rouge, tentatives qui échouèrent, chacune à leur tour, parce que les masses et les soldats avaient appris à pratiquer d'autres vertus que la loyauté envers un ami personnel ou un bienfaiteur.

(Traduit par Renaud DE JOUVENEL.)

clarté

Revue politique mensuelle.
DIRECTION : Romain Rolland, Norman Angell, Paul Langevin.
REDACTEUR EN CHEF : André Ribard.
publie dans son numéro du 15 janvier des études de :
Gabriel PERI,
ARCHIMBAUD,
Albert BAYET,
Georges FRIEDMANN,
René MAUBLANC.
ETUDIEZ AVEC « CLARTÉ »
LES PROBLÈMES ACTUELS
Le numéro : 3 francs.
Abonnement : 25 francs.
Rédaction et Administration :
17, boulevard Poissonnière, Paris-2^e.

ET NOTRE EXPOSITION ?

“ Elle ouvrira à la date fixée, si l'on accélère le rythme des travaux ”

nous dit PERICAT *

délégué de la C.G.T. auprès du Commissaire Général.

Il n'y a plus de Trocadéro! Disparue, la panse rebondie, qui le faisait comparer à une femme hydroptique, disparus les maigres minarets, plantés là on ne sait trop pourquoi; disparus, les massifs taureaux de pierre dont les cornes fournirent tant d'effets aux photographes de la Tour Eiffel. Au lieu de tous ces souvenirs d'une fin de siècle sans gloire, deux élégants péristyles encadrent ce qui sera une porte monumentale, s'ouvrant largement sur un incomparable panorama doucement incliné vers la Tour. Quelle trouvaille que cette trouée qui permettra aux visiteurs venant par la porte principale d'englober d'un seul coup d'œil toute l'Exposition, étagée sur un plan incurvé, avec ses jardins, ses fontaines, ses pavillons, sa Tour et l'Ecole Militaire, sévère et classique fond de toile rappelant de nobles souvenirs au milieu de toutes ces architectures provisoires!...

Pour le moment, la fièvre et les bruits grinçants du travail dominant ces lieux destinés au plaisir des hommes. Une immense grue happe inlassablement des montagnes de sable et les transporte délicatement à soixante-dix mètres de là, d'un seul tour sur elle-même. Des ouvriers sont accrochés aux charpentes de fer dans de frêles passerelles actionnées par des poulies. On patage dans la boue d'un terrain dont chaque centimètre carré a été vingt fois retourné.

— M. Péricat, s'il vous plaît?
On finit par trouver M. Péricat, le délégué ouvrier de l'Exposition. Une journaliste de « Regards »? Mais comment donc! Vous dites? L'état actuel des travaux? Eh bien, cela tombe bien! Voulez-vous m'accompagner dans ma tournée? Je vous donnerai les détails en marchant. Et nous voilà partis à travers un vaste paysage de travail, d'apparence chaotique, mais où tout est plan et volonté.

— Pour le moment, nous sommes indiscutablement en retard — dit Péricat en me guidant à travers les chantiers encombrés de poutrelles et de mortier. Tenez, il y a seulement une semaine, il y avait, sur le chantier au pavillon de la Pologne 3 ouvriers en tout et pour tout. (Tous les chiffres sont de la première semaine de janvier.) Il est justement sur notre gauche : vous pouvez voir vous-même.

Je risque un œil à travers deux planches disjointes: je vois des terres herbeuses, des arbres, cela a l'air d'un petit enclos de banlieue — pas la moindre trace d'un commencement de pavillon...

— Vous voyez? — continue Péricat en m'entraînant plus loin, — il en est de même pour la plupart des pavillons, sauf celui de la Belgique, de l'Allemagne et de l'U. R. S. S. L'Autriche, l'Italie, les Etats-Unis, la Roumanie, la Tchécoslovaquie, la Turquie, la Palestine — j'en passe et des meilleurs! — ne sont même pas commencés. Il est vrai que ces pavillons légers se montent rapidement. Mais enfin, il ne faut pas oublier que nous sommes à trois mois du 1^{er} mai. D'autre part, il faut bien compter trois semaines pour l'aménagement des pavillons. Il faut donc que pour le mois d'avril tout soit prêt.

— A quoi attribuez-vous ce retard?
— Au point de vue technique: il n'y a pas assez d'ouvriers sur les chantiers. En ce moment, sur tout le terrain de l'Exposition, il n'y a même pas cinq mille ouvriers. Il en faudrait à peu près le double. Les entrepreneurs demandent déjà d'autoriser les dérogations à la loi de 40 heures. Nous leur répondons: embauchez plus d'ouvriers et organisez le travail par équipes et vous n'en aurez pas besoin! Tenez, il y a au Pont de l'Alma un monument dont la construction pourrait occuper 100 charpentiers. Il en travaille actuellement six. Et il y en a six cents en chômage!

— Les entrepreneurs sont donc selon vous les principaux fauteurs du retard?

— Actuellement, l'unique cause du retard est la mauvaise volonté du patronat. Vous connaissez les méfaits de l'esprit fasciste... « Périssent tout, plutôt que mon intérêt de classe! ». Les patrons ont été exaspérés par

(*) Voir Regards du 14 janvier.

les grèves de juin, ils considèrent que les lois sociales lésent leurs intérêts. Ils en ont surtout contre la loi de quarante heures, qu'ils veulent à tout prix saboter. Par ailleurs, si les lois sociales augmentent dans une certaine proportion les frais des entrepreneurs, elles ont été largement compensées par les crédits supplémentaires qui ont été votés et dont le principal bénéfice va aux patrons. Mais ne voilà-t-il pas qu'on nous réclame maintenant des augmentations allant jusqu'à 63%! D'ailleurs, les entrepreneurs escomptent ce retard pour demander en dernière heure quelques crédits supplémentaires. Et voilà pourquoi il se trouve que les architectes — (je parle des architectes de construction) — loin de courir au devant des désirs de l'Etat-client, s'entendent avec les entrepreneurs pour faire trainer les choses en longueur en remaniant sans cesse les plans... »

— En somme, votre opinion?
— Si les travaux continuent aussi lentement, l'Exposition n'ouvrira pas à date fixée ou bien ouvrira à moitié prête. Je dois, d'ailleurs, dire que les choses ont tendance à s'améliorer. Nous talonnons sans cesse les entrepreneurs, les architectes, nous les poussons en avant, car les ouvriers français ont intérêt à ce que l'Exposition soit belle. C'est pourquoi notre puissante C. G. T. a tenu à se faire représenter à l'Exposition par un pavillon digne de ses cinq millions de membres... »

Nous voilà arrivés à la Tour Eiffel et c'est sous l'arche élégante de cette étonnante armature de fer — qui ne sera peut-être pas le dernier attrait de l'Exposition de 1937 — que je prends congé de mon aimable cicérone qui s'était mis à la disposition des lecteurs de « Regards » avec tant de bonne grâce.

“ La France ouvrière veut le succès de l'Exposition. Elle l'emportera malgré le sabotage fasciste ”
déclare R. BOSSUS

Conseiller Municipal

— L'Exposition est l'objet d'un sabotage en règle de la part des conseillers municipaux, des entrepreneurs et de la presse fasciste — déclare avec force Raymond Bossus, jeune et actif conseiller municipal de la fraction communiste. Le sabotage a commencé à partir de l'avènement du gouvernement du Front populaire. Ni la presse de droite, ni l'aile fasciste du Conseil municipal ne peuvent oublier le limogage de François Latour, l'homme-lige de Maurras. Selon leur propre expression, ils ne peuvent oublier le drapeau rouge flottant en juin sur les chantiers de l'Exposition. « Signe des temps » a constaté amèrement M. Fernand Laurent. Vous comprenez qu'à ce compte là, l'Exposition a perdu tout intérêt aux yeux de la réaction. Une Exposition dont le bénéfice irait au petit commerce, aux ouvriers en chômage, à l'artisanat, en un mot, qui servirait la Nation!... Il y a si longtemps que ceux qui usurpent le titre de nationaux ont pris l'habitude d'oublier la Nation!

« Bref, nous assistons à une attaque en règle. L'exposition de 1937 n'aura pas lieu! L'Exposition de 1937 aura lieu en 1938! Dans le « Jour », M. Bailly, contre-carré dans ses petites affaires personnelles, qu'il voulait faire sur le dos de la Ville de Paris, s'en prend à la direction technique de l'Exposition. M. Georges Prade, conseiller de droite, fait aux Ambassadeurs une conférence au cours de laquelle il déclare que l'Exposition de 1937 n'ouvrira pas ses portes à la date fixée parce que les grèves ont irrémédiablement compromis les travaux. (Voir suite page 22.)



Le pavillon belge en construction.

L'AC...
L'est...
blen...
ils c...
péri...
ingra...
des...
ques...
époque...
travé...
Le stupide...
plus tard...
plusieurs...
Les film...
sont en pl...
1900 nous...
tesques da...
gestes et l...
guère moi...
peau cloch...
le rire des...
Grâce à...
Cinéma, n...
nières sem...
choisies...
trente der...
étaient da...
doute pas...
juger de l...
« tient »...
vieillessem...
me de l'a...
blement d...
On peul...
miers « C...
kine, Le m...
y cherche...
n'aura pas...
ride. Ces...
d'une éter...
On aura...
trouver le...
opposition...
quement v...
leurs ficel...
pitude. Ce...
1910, C'est...
lements d...
homme n'a...
dans la v...
ble. C'est

Une scène de...
sons un rév...
dernier film...
cha GUIT...
A gauche: ...
GUITRY, à d...
RAIMU.

De gauche à...
Larqué, - A...
pace, Bern...
Yvette Lebor...
« Romarlin

L'AGE INGRAT

Il est des films comme de l'ameublement ou des modes féminines : ils connaissent pendant toute une période de leur existence, un âge ingrat. On se moque dans Balzac des robes à panier et des perruques poudrées qui étaient à cette époque ce qu'est à la nôtre la robe entravée et le chapeau empanaché de 1910. Le stupide XVIII^e siècle allait, trente ans plus tard, avec les Goncourt, enchanter plusieurs générations.

Les films muets — de 1900 à 1930 — sont en plein âge ingrat. Les actrices de 1900 nous semblent généralement grotesques dans leur jeu, leur costume, leurs gestes et les actrices de 1929 ne le sont guère moins. Le chapeau tarte et le chapeau cloche excitent de la même façon le rire des spectateurs.

Grâce à Ciné-Liberté et au Cercle du Cinéma, nous avons pu revoir, ces dernières semaines, toute une série d'œuvres choisies parmi les meilleures de ces trente dernières années, et qui, toutes, étaient dans l'âge ingrat. Il n'est sans doute pas de meilleure condition pour juger de la qualité d'une œuvre : si elle « tient » malgré tout le comique d'un vieillissement qui n'a pas encore le charme de l'ancien, c'est qu'elle est véritablement de haute qualité.

On peut revoir aujourd'hui les premiers « Charlot », le Cuirassé Potemkine, Le maître du Logis, de Dreyer, on y cherchera en vain un grotesque qui n'aura pas été voulu par l'auteur, une ride. Ces chefs-d'œuvre paraissent jouir d'une éternelle jeunesse.

On aurait peut-être de la peine à retrouver leur secret de Jouvence si, par opposition, les films usés, ridés, comiquement vieillissés, ne montraient pas, avec leurs ficelles, les raisons de leur décrépitude. Ce qui fait rire dans les films de 1910, c'est l'outrance des gestes, les roulements d'yeux, les effets de torse : un homme n'agit pas et n'a jamais agi ainsi dans la vie. C'est n'est pas vraisemblable. C'est comique.

Cette outrance n'est pas moins comique lorsqu'elle est celle de Brigitte Helm, dans un très mauvais film de Pabst : Crise, ou celle de Catherine Hessling, dans l'œuvre par ailleurs excellente de Renoir : Nana. Ces vamps qui tortillent du croupion, avancent l'épaule, écartent les doigts en tourneboulant les prunelles pouvaient faire illusion cette année-là où le shimmy était une nouveauté; elles sont maintenant aussi comiques que les femmes fatales des vieilles cartes postales.

Pierre Bost a, l'autre jour, défini parfaitement dans « Vendredi » ce qui fait l'excellence — et la durée — d'une œuvre.

« Il n'est rien de tel, décidément, que de traiter un vrai sujet pour faire une vraie œuvre. L'auteur est soutenu et inspiré. Il retrouve la virtuosité à mesure qu'il pourrait s'en passer. La vérité humaine est vraiment la clef de tous les arts; du cinéma comme les autres. »

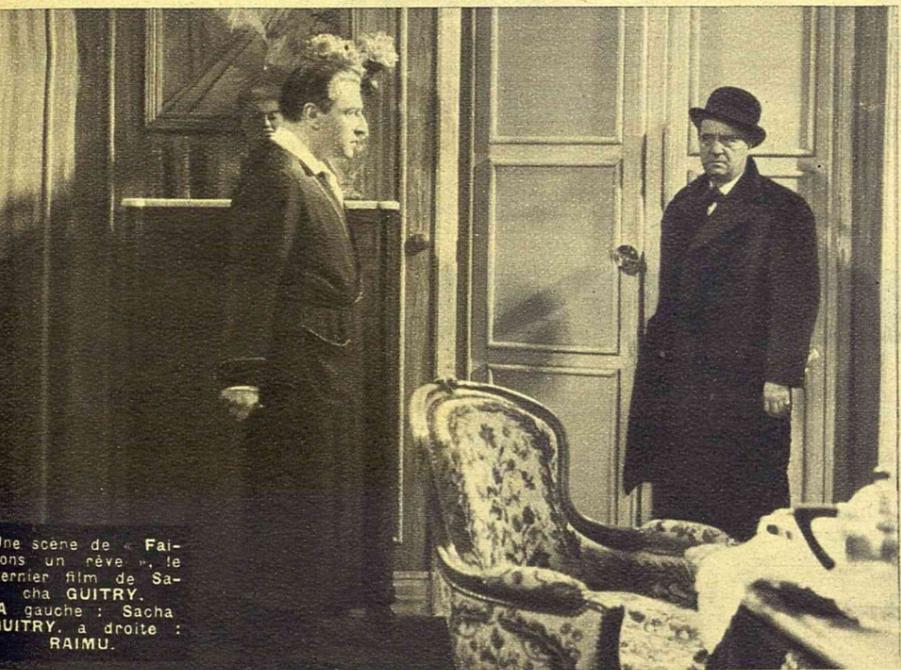
Ceci est parfaitement dit. Ajoutons qu'il n'y a pas de vérité qui ne traduise le réel et que le réel est social. Le réalisme est la première condition de la valeur et de la durée d'un film ou d'une œuvre d'art. Nous ne parlons pas ici, bien entendu, d'un réalisme étroit. Nous englobons sous ce vocable à la fois les « tranches de vie » d'un Dreyer dans le Maître du logis, et la fantaisie poétique, ailée, transfigurante et lucide, d'un Chaplin dans Charlot patine, ou Charlot s'évade.

Georges SADOUL.

LES FILMS

LES VERTS PÂTURAGES

Lorsque, après deux jours, la famille est lasse de manger du bouilli et qu'il reste cependant encore un morceau du bœuf qui servit jadis à faire le pot-au-

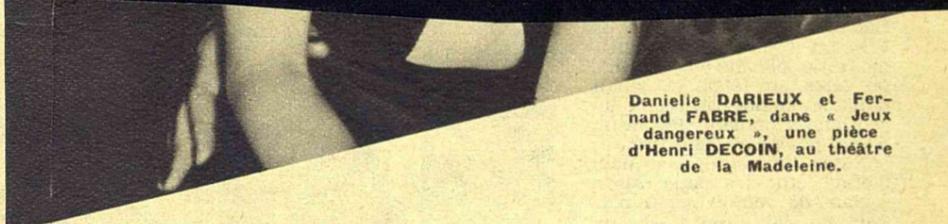


Une scène de « Faisons un rêve », le dernier film de Sacha GUITRY. A gauche : Sacha GUITRY, à droite : RAIMU.

De gauche à droite : Larqué, Aquista, Pace, Bernal et Yvette Lebon dans « Romarin ».



SPECTACLES



Danielle DARIEUX et Fernand FABRE, dans « Jeux dangereux », une pièce d'Henri DECOIN, au théâtre de la Madeleine.

feu, les ménagères avisées confectionnent avec quelques oignons, de la farine et du vin rouge, un ragoût noirâtre qu'on appelle le bœuf bourguignon. C'est de la même façon que Marc Connelly, reprenant la viande creuse de l'ancien testament, dont le suc s'est, depuis des siècles, épuisé à la confection de bouillons spirituels de dizaines de générations; a eu l'idée de la masquer sous la sauce relevée de la couleur locale nègre. Personnellement, nous préférons une bonne tranche de bifteck réaliste à cette ingénieuse utilisation des restes. Mais le plat qui nous est servi est de bonne qualité. Dieu le Père est en redingote; les anges de ménage ont mis leurs ailes sous des tabliers à cause de la poussière; Nabuchodonosor est un gangster couronné, qui fait la bringue dans un dancing interlope. Noé est un vieil ivrogne mystique. La meilleure scène est à notre sens celle où Moïse lutte avec les grands prêtres du Pharaon à qui fera le plus beau tour de prestidigitation... Ce concours de charlatans ne manque pas d'un comique entraînant. Mais, dans son ensemble, le film est longuet et sent le procédé. Quand se décidera-t-on à tirer des trésors du Folklore nègre américain autre chose que ces « spirituals » déjà rebattus ? (Film américain. Edouard-VII.)

SABOTAGE

Une bande mystérieuse, à la solde de l'étranger, sabote les services publics de Londres. Le patron d'un petit cinéma, avec la complicité d'un marchand d'oiseaux, a préparé une bombe qui doit être déposée à la consigne d'une gare. L'enfant qui portait l'engin est tué. Les auteurs de l'attentat périssent à leur tour. Ce film, tiré d'un roman de Conrad, a été mis à la scène avec beaucoup de goût et de talent par l'auteur des « 39 Marches ». Il contient en particulier d'intéressantes recherches sur la création de l'« atmosphère », par les bruits et le son. Plusieurs passages sont beaux et dramatiques comme la mort de l'enfant ou le désespoir de Silva Syney à l'annonce de la mort de son frère. L'utilisation du décor visuel et sonore du petit cinéma est

très heureuse. Mais l'ensemble est un peu lent et l'action progresse sans ce rythme qui est la première qualité des bonnes productions américaines. (Film anglais, Le Marbeuf.)

FAISONS UN REVE

M. Sacha Guitry a le physique d'une Marguerite Moreno qui aurait engraisé et une diction que nous supposons être celle de Maurice Rostand. Aussi se croit-il qualifié pour encombrer de sa personnalité la scène et l'écran. Dans cette pièce filmée en trois actes, qui est une très banale histoire de coucherie et de découcherie, M. Guitry fils parle cinquante-neuf minutes par heure en débitant des plaisanteries d'almanach et des fortes pensées de calendrier. Le meilleur de ces trois actes est à tout prendre le second; celui où l'homme seul monologue interminablement sa mullerie et sa goujaterie. (Film français, Marignan.)

NOUS AIMONS

UN PEU : Les Verts Pâturages (sermon nègre); César (honnêtement marseillais); Désir (marivaudage); Cirque (music-hall soviétique); La Guerre des Gosses (si vous aimez les enfants); La Fille du Bois Maudit (en couleurs); Hélène (plein de bonne volonté); Théodora devient folle (vaudeville); Mary Stuart (historique); Show Boat (opérette).

BEAUCOUP : La Vie Future (beaux truquages); Fantôme à vendre (entraînant); Femmes en révolte (grandeur sauvage); My man Godfrey (baroque); Doodsworth (psychologique); Sabotage (dramatique).

PASSIONNEMENT : Les Bas-Fonds (prix Delluc); Les Temps Modernes (Charlot); Le Vandale (puissant); Miosic (burlesque); L'Extravagant Mr. Deeds (brillant); Tchapaïev, La Jeunesse de Maxime, Les Marins de Cronstadt (trois chefs-d'œuvre soviétiques); Terre sans pain (documentaire dramatique).

PAS DU TOUT : Les Demi-Vierges, Un de la Légion, Rigolboche, L'Argent, L'Appel du Silence, Faisons un rêve, Au son des Guitares, Les Jumeaux de Brighton, Nitchevo, Avec le Sourire, Les Hommes nouveaux, Roméo et Juliette, etc., etc.

En ce temps où l'on se pique d'une civilisation inconnue aux anciens les fastes judiciaires enseignent que le culte du veau d'or des Israélites est encore aujourd'hui ce qu'il était jadis, et il me semble qu'un tel culte n'accuse pas comme on se plaît à le dire, un

par
CANLER
chef de la sûreté

CHAPITRES PRECEDENTS

... Saint-Omer. Son père était un soldat des armées dans les campagnes de l'Empire et prit lui-même une active part aux dernières. Ce n'est qu'en 1820 qu'il devint inspecteur. Il devait devenir en 1849 chef

de la sûreté. En 1861, il expose avec beaucoup de minutie les récits se doublent pour nous d'un vivant d'un jour cru les mœurs de l'époque.

... sous le second Empire

la malheureuse, qui, depuis le commencement de mon rapide réquisitoire, fondait en larmes.

— Vous allez écrire là, sous mes yeux, à votre amant que votre dame est désolée de la disparition de son enfant et qu'elle est prête à faire tous les sacrifices qu'on lui demandera pour la ravoir; puis vous l'engagerez à persévérer dans son projet, en ajoutant que vous le tiendrez régulièrement au courant de tout ce qui se passera autour de vous.

Lorsque la lettre fut terminée et l'adresse mise, je la fis aussitôt jeter à la poste, puis je renvoyai la bonne et congédiai sa maîtresse en recommandant à celle-ci de surveiller la première; et, aussitôt que je fus seul, j'écrivis à mon agent

pour l'informer de l'adresse de Williams.

Au reçu de ma lettre, mon inspecteur, accompagné d'agents anglais, se rendit à la demeure du ravisseur. Celui-ci était absent; la porte fut forcée, l'enfant emportée par l'agent, qui reprit tout de suite la route de Paris, où il arriva le lendemain à dix heures du soir.

Certain du bonheur qu'éprouverait la mère en revoyant son enfant, je me rendis, malgré l'heure avancée, chez Mme L..., qui venait de se mettre au lit. Sa domestique pénétra dans sa chambre à coucher et lui annonça que le chef du service de sûreté était dans le salon avec sa fille.

« Ma fille! ma fille! s'écria-t-elle. Ah! faites entrer tout de suite! » Et, sans faire attention à ma présence, sans s'apercevoir du déshabillé léger dans lequel elle se trouve, elle saute en bas de son lit, saisit, ou pour mieux dire m'arrache son enfant et s'évanouit en la couvrant de baisers et de larmes.

Quinze jours plus tard, Mme L... se présentait de nouveau à mon cabinet, mais cette fois elle venait réclamer pour elle-même aide et protection.

— Hier, me dit-elle, j'ai cru apercevoir à travers mes persiennes l'Anglais Williams se promenant devant ma maison: ce matin, je suis sûre de l'avoir reconnu, il était avec un autre individu. J'ai peur, monsieur, je tremble qu'il ne veuille encore m'enlever mon enfant!

— Rassurez-vous, madame; ce qui cause l'impudence de votre persécuteur, c'est l'absence d'un mari qui vous protège et l'espérance pour lui de l'impunité. Je vais vous donner un de mes inspecteurs qui, lorsque vous sortirez avec votre fille, vous accompagnera à la campagne, à la ville, en visite, et, la nuit, couchera dans votre antichambre. Soyez persuadée qu'avec ce protectorat efficace vous n'aurez rien à redouter de ce misérable, jusqu'à ce qu'il soit arrêté.

Mon Anglais, qui faisait épier toutes les démarches de la comtesse, apprit bientôt qu'un agent était constamment près d'elle et ne la quittait ni jour ni nuit. Malgré ces précautions, il n'en fit pas moins remettre à Mme L... une lettre dans laquelle il la menaçait de lui enlever une seconde fois sa fille, si elle ne consentait à se rendre seule avec une somme d'argent, dans un endroit qu'il indiquait; ajoutant qu'elle aurait tout à craindre de sa vengeance si elle mettait un tiers dans la confidence.

On se rendit à l'endroit qu'il avait désigné; c'était une maison isolée, située dans une petite île, près Paris, dont notre chevalier d'industrie était l'unique locataire: les fenêtres donnaient sur la Seine qui coulait aux pieds de l'habitation.

L'audacieux escroc fut arrêté, condamné à la prison et à être expulsé de France après l'expiration de sa peine.

(Fin au prochain numéro.)



Une quinguette, le dimanche, aux Batignolles.

Baden-Baden, Hombourg ou Spa; il courait continuellement de plaisirs en plaisirs, de fêtes en fêtes, et jouait dans le monde le rôle d'un gentleman opulent. Pourtant, il ne possédait ni terre, ni château, ni rente; son nom n'était joint à aucune raison sociale de commerce, il n'avait de capitaux dans aucune entreprise, aucune usine, aucune fabrique; c'était tout simplement un grec, mais un grec émérite, un grec de bon ton, qui, chaque année, grâce aux cartes bisseautées, recueillait dans les salons, pendant la saison des bains, une ample moisson de pièces d'or qui lui permettait d'afficher, pendant l'autre saison, un luxe princier et une prodigalité fabuleuse.

Dans la haute société où Williams était journellement reçu, il avait remarqué Mme la comtesse L..., riche rentière, appartenant à une noble famille des Pays-Bas, et qui, peu de temps auparavant, avait perdu son mari. Cette dame avait une petite fille, gracieuse enfant de cinq ans, sur laquelle elle avait reporté tout l'amour d'une âme d'élite blessée par une perte douloureuse; son enfant était tout son bonheur.

Williams, spéculant sur cet amour immense, s'était dit: « Le jour où je pourrai séquestrer cette enfant, la mère fera tous les sacrifices possibles pour la ravoir, et ce jour-là ma fortune sera faite! » Dès ce moment, il mit tout en œuvre pour réaliser son projet.

Voulant se créer un auxiliaire dans la place et s'en servir pour connaître toutes les circonstances pouvant favoriser l'exécution de ses desseins, il commença par faire la cour à la femme de chambre de Mme L..., et, grâce à ses avantages personnels, aux cadeaux qu'il prodigua, il ne tarda pas à surprendre la confiance entière de cette domestique. Il apprit que sa nouvelle conquête allait tous les lundis, à dix heures du matin, reconduire à la pension la fille de sa maîtresse en passant par telle et telle rue. Notre Anglais résolut de profiter de cette occasion pour s'emparer de l'enfant, et, le jour indiqué, il avait, dès neuf heures du matin, fait placer un fiacre en station dans un endroit propice pour le rapt qu'il méditait. A l'heure dite, il se croisa comme par hasard avec la sensible soubrette, et, feignant de vouloir profiter de cette rencontre fortuite, il offrit un fiacre pour continuer la route; l'offre fut acceptée. Le voilà en voiture avec l'enfant et la bonne; mais, à quelque cinquante pas plus loin, avisant

la boutique d'un pâtissier, il donna plusieurs pièces de monnaie à la femme de chambre en la priant d'aller chercher quelques gâteaux pour la petite fille et pour elle-même. La domestique était entrée dans la boutique, et déjà le fiacre partait au grand trot de ses chevaux: au moyen de nombreux détours, il se trouvait bientôt hors de toute atteinte. En sortant de chez le pâtissier, la crédule femme de chambre chercha, mais en vain, le fiacre, son amant et l'enfant; tout avait disparu. Stupéfaite d'abord et ne pouvant se rendre compte du motif qui avait pu déterminer l'Anglais à s'éloigner si subitement, elle revint tout en larmes raconter à sa maîtresse comment elle avait été si inopinément séparée de l'enfant. A cette nouvelle si imprévue, la mère se rendit en toute hâte à la pension; et, n'y trouvant pas sa fille, elle eut aussitôt le cruel pressentiment qu'elle lui avait été enlevée dans des intentions coupables. Alors, en proie à la plus grande perplexité, elle accourut à mon cabinet pour me prier de lui faire retrouver sa chère enfant. Je mis immédiatement quelques agents en campagne, mais les démarches n'eurent aucun résultat, et, huit jours après cet événement, la malheureuse mère venait m'annoncer que son enfant était en Angleterre: elle avait reçu de Londres une lettre de Williams qui lui disait que sa fille se portait très bien et qu'il était prêt à la lui rendre moyennant une forte somme d'argent. Sa lettre se terminait ainsi:

« Adressez votre réponse à M..., avocat. »

Avec l'autorisation de M. le préfet, je fis partir pour Londres un agent intelligent qui, avec l'aide des policemen anglais, devait rechercher l'adresse de Wil-

liams; mais ni l'inspecteur de police français, ni ses collègues anglais n'eurent la chance de la trouver, et ce fut encore la malheureuse mère qui vint m'avertir que sa femme de chambre avait reçu une lettre de Londres, et très probablement de Williams; mais que, l'ayant interrogée, elle n'avait pu en tirer aucune réponse satisfaisante.

Je priai Mme L... de vouloir bien attendre un instant dans une autre pièce et je fis immédiatement venir à mon cabinet la sentimentale domestique, à laquelle j'adressai brusquement ces paroles:

— Vous avez reçu une lettre de Williams, ne le niez pas, je le sais! J'ai pris des renseignements à la poste.

— Eh bien, monsieur, puisque je ne puis dire le contraire, voici cette lettre et qu'il en soit ce qu'il pourra!

Entre autres choses, l'audacieux larron la pria de l'instruire des démarches que pourrait faire sa maîtresse, et de lui écrire à l'adresse qu'il lui indiquait, bien résolu, disait-il, à ne rendre l'enfant que contre une forte rançon.

— Savez-vous bien, repris-je après la lecture de cette lettre, que je pourrais vous considérer comme complice dans cette infamie et vous faire arrêter immédiatement! Tout vous accuse: vos relations antérieures avec le ravisseur, la circonstance que l'enfant était tout particulièrement sous votre garde au moment du rapt, cette lettre dans laquelle le coupable vous traite en alliée, vous confie ses projets, ses desirs et vous demande des renseignements. Rien ici ne peut vous justifier, qu'une prompte et passive obéissance à ce que je vais vous demander.

— Ah! dites, monsieur, dites! exclama

RADIC...
tes...
nou...
les...
dés...
dit...

absolument...
tionnaires...
que forment...
heureux qu'il...
sible. Ils pe...
lois et la Co...
complicités e...
plus hauts p...
l'armée, de l...
ture même...
cains, étouff...
totalement in...

Dites bien...
atteints ni de...
lucination co...
du certains...
est un fait...
est un fait...
en République...
notre sécurité...
la sécurité de...
une seule m...
en Algérie!

La lutte é...
actuelle sous...
Nous voudr...
M. le Gouv...
d'un Sous-S...
ser un très...
son devoir et...
et de Répub...

Comme ch...
nements du...
sèrent pas...
France aux...

Dès le déb...
on vit, à tr...
blé par-dess...
gues sebbkas...
et des chefs...
qui partaient...
Mellilla, port...
des centaines...
que les vape...
gés de vivres...
pour le gén...
La Libre Pen...
rubrique Sou...

ne chôme pa...
Pour la victo...
Feu dissous;...
lini! Une Ita...
Prisonnier ra...
ventre (ne p...
Salengro), et...
« lément tol...
absolument r...
ran n'a m...
le service d...
zone rebelle...
langiste vous...
drieux, à Ora...
le désirez...
suffit d'un p...
belles, pour...

Des démon...
lieu le 7 nov...
Franco à M...
postes rebelle...
demain laissa...

M. le Gouv...
ran et le Sou...
pas encore l...
protection ef...
ques espagn...
pays. Après...
devant sa pe...
le Consulat r...
naliste espa...
de toutes sou...
ce que peuv...
M. Goumariz...
cien Sous-S...
ordurières qu...
naux à la d...
gnes du num...
nal hitlérien

« Le très...
pagne... est u...
chiste, aux...
gestives (Mon...
talle chaque...
rasse d'un g...
levard Gallié...
Mais qu'attie...
mettre en ca...
« Ce jour...
pas interdit...
Mais il y a...
Le Consul

ORANIE

FOYER DE LA REBELLION FASCISTE

Par ÉTIENNETTE DURUY

RADICAUX, communistes, socialistes et simples républicains qui nous ont entretenus des scandales inouis qui ne cessent de se développer là-bas, nous ont dit :
— Que faire? Nous sommes absolument sans recours contre nos tortionnaires. Contre la poignée d'arrivistes que forment ces gros colons et les malheureux qu'ils payent, pas d'appui possible. Ils peuvent voler, tuer, violer les lois et la Constitution, ils sont assurés de complicités et de complaisances jusqu'aux plus hauts postes de l'administration, de l'armée, de la police et de la magistrature même. Les fonctionnaires républicains, étouffés dans cet appareil, sont totalement impuissants. Alors?

Dites bien à Paris que nous ne sommes atteints ni de nervosité excessive ni d'hallucination collective comme l'ont prétendu certains rapporteurs malveillants. Il est un fait : c'est que nous ne sommes plus actuellement ici ni en France, ni en République et le gouvernement — pour notre sécurité, pour sa sécurité et pour la sécurité de la France — ne devrait plus une seule minute tolérer ces menées nazi en Algérie!

La lutte épuisante continue à l'heure actuelle sous l'œil tranquille des autorités. Nous voudrions simplement demander à M. le Gouverneur Général si l'amitié d'un Sous-Secrétaire d'Etat peut dispenser un très haut fonctionnaire de faire son devoir et tout son devoir de Français et de Républicain?

Comme chacun peut le penser, les événements du Maroc et d'Espagne ne laisseront pas d'impressionner nos « La France aux Français ».

Dès le début des opérations d'Espagne, on vit, à travers les immenses terres à blé par-dessus l'Atlas Tellien et ses longues sebkas, les petits avions des colons et des chefs du Rassemblement National qui partaient presque chaque semaine vers Melilla, porter en zone rebelle espagnole des centaines de milliers de francs, tandis que les vapeurs cinglaient sur mer chargés de vivres. En Oranie, les souscriptions pour le général Franco sont publiques. La Libre Parole collecte, elle aussi, et sa rubrique *Souscription Symbolique Franco* ne chôme pas. Les nationaux souscrivent: Pour la victoire de Franco; Un Croix de Feu dissous; Bl... à la mer; Vive Mussolini! Une Italienne anti-juive; Un Ancien Prisonnier ramassé avec 2 balles dans le ventre (ne pas confondre avec le F... Salengro), etc..., tout cela n'est pas seulement toléré, mais considéré comme absolument normal, et M. le Préfet d'Oran n'a même pas cru devoir interdire le service d'autocar reliant Oran à la zone rebelle. Un agent en costume de phalangiste vous vend, boulevard Joseph-Andrieux, à Oran, autant de billets que vous le désirez... le service est régulier et il suffit d'un passeport à montrer aux rebelles, pour se rendre à Melilla!

Des démonstrations tapageuses eurent lieu le 7 novembre pour fêter l'entrée de Franco à Madrid qu'avait annoncée les postes rebelles... et dont le démenti le lendemain laissa quelque amertume.

M. le Gouverneur, MM. le Préfet d'Oran et le Sous-Préfet de Bel-Abbès n'ont pas encore fait droit aux demandes de protection efficace des agents diplomatiques espagnols contre les gangsters du pays. Après le lancement d'une bombe devant sa porte, après le hissement sur le Consulat républicain du drapeau nationaliste espagnol, après les provocations de toutes sortes dont il est l'objet, voici ce que peuvent s'autoriser à écrire sur M. Goumariz, Consul général à Oran, ancien Sous-Secrétaire d'Etat, les feuilles ordurières qui servent, en Oranie, de journaux à la droite. Nous extrayons ces lignes du numéro du 13 octobre du journal hitlérien *Le Petit Oranais* :

« Le très, très provisoire Consul d'Espagne... est un blondinet... Ce jeune anarchiste, aux ondulations de croupe suggestives (Mon Dsieu! mon Dsieu!)... s'installe chaque soir, vers 6 heures, à la terrasse d'un grand établissement du boulevard Galliéni, où il fait... la petite folle. Mais qu'attend la police pour le (ou la) mettre en carte? »

Ce « journal » oranais n'est toujours pas interdit...

Mais il y a plus :
Le Consul d'Espagne à Sidi-Bel-Abbès,

M. Maillol, est soumis à d'incessantes provocations. Injures dans les rues, menaces de coups, bousculades. Le 24 octobre, il était sauvagement assailli par des Croix de Feu, à moitié assommé à coups de crosse de revolver et ce n'est qu'à sa force prodigieuse qu'il dut d'échapper aux évergumènes qui stationnaient là près d'une auto et voulaient l'emmener pour le « livrer » à Franco. Des passants accoururent, un des hommes du Rassemblement National sauta dans l'auto et tira sans l'atteindre, sur M. Maillol. L'autre, maintenu à terre par le Consul, fut arrêté. Nous recevons de Bel-Abbès des lettres nous relatant qu'il y eut des témoins à l'agression... parmi les membres du Conseil Municipal de Bel-Abbès et que c'était à qui s'en amuserait le plus. L'un d'eux a dit : « dommage! », et exprima le souhait que la prochaine fois l'enlèvement réussisse.

L'expérience Franco a servi d'exemple, d'encouragement, et doit servir de prélude à l'action du Rassemblement National. Le Président pouvait affirmer :

« La Révolution espagnole a fait couler beaucoup de sang parce qu'insuffisamment préparée. Ce qui s'impose donc à nous, c'est une préparation méthodique, une organisation bien assise et une discipline consentie jusqu'au sacrifice suprême, de façon à opposer un front de bataille infranchissable aux milices de M. Blum. »

(Discours de Marcel Gatuing, Conseiller général, chef des Croix de Feu d'Oranie, le 1^{er} septembre 1936, à Inkermann.)

Ainsi le Rassemblement National reconnaissait que, lui aussi, prépare en Algérie, « le coup de Franco » contre la France, et comme pour dissiper, sur ce point, les doutes qui pourraient subsister, Rethault, directeur suspendu de l'Ecole de Mostaganem, s'écria à cette même conférence d'Inkermann :

« Si la France venait à sombrer dans la barbarie, l'Algérie qui a reçu d'elle sa civilisation, passerait la mer pour lui redonner cette civilisation. »

Pour mener à bonne fin la grande descente armée en France, il faut aussi pouvoir puiser dans le grand réservoir indigène, les difficultés rencontrées par Franco dans son recrutement l'ayant amplement démontré.

6 millions d'Arabes.
250.000 Juifs.
700.000 autres Européens (dont la majorité espagnole).

Voilà la population d'Algérie.
Les fascistes avaient calculé qu'en entraînant les Arabes contre les Juifs, ils

* Voir « Regards » des 7 et 14 janvier.



En attendant les pogromes...



Les enfants à la fontaine.

les entraîneraient fatalement à leurs côtés... aussi ont-ils usé de toutes les provocations possibles pour pousser les Arabes à massacrer les Juifs, à brûler leurs quartiers...

Mais toutes leurs provocations les plus odieuses ont été déjouées l'une après l'autre

par les chefs arabes qui ont proclamé, unanimes.

Tout ce qui est antijuif est antiarabe!
Les événements de Constantine et de Palestine n'ont pas été réédités, grâce au sang-froid, au courage et au sens politique déployés par les chefs du Congrès

Musulman et particulièrement par les chefs Oulémas.

Le Rassemblement National a échoué sur ce plan, alors il a décidé de prendre par la faim les masses indigènes qui n'ont mordu ni aux promesses, ni aux provocations.

Mais si des mesures de salut public ne sont pas immédiatement prises, les portes de l'Algérie seront ouvertes aux armées de Hitler par les « Nationaux français » qui ne cessent, répétons-le, d'entretenir avec Melilla et Tétouan, où règne la Reichwehr, des relations suivies.

Autour des petits verres de thé à la menthe sauvage, j'entends encore les chefs arabes, à la voix douce et grave, me dire : « Si nous avons réussi, jusqu'ici, à déjouer toutes les provocations du Rassemblement National, nous ne pourrions pas, indéfiniment, contenir une masse qu'on affame... La vie toujours plus chère, dites-le bien à Paris, ça peut-être la pelure d'orange du Front Populaire! »

2

1

3

4

PERSONNE parmi vous, amis lecteurs, qui ne se soit jamais demandé: Comment puis-je apprendre à nager?

D'abord, c'est un exercice si utile! Pensez donc que, chaque année, plus de trois mille Français trouvent la mort par noyade.

Ensuite, c'est un sport si agréable!

Quel que soit l'endroit où vous passiez vos vacances, il y a toujours (malgré la rareté des piscines) un peu d'eau où s'ébattre.

Seulement, quand on ne sait pas nager, quand on regarde avec envie ses amis fendre l'onde, on s'ennuie.

C'est donc avant, en hiver, maintenant, qu'il faut commencer à apprendre à nager.

C'est d'ailleurs fort simple et à la portée de tout le monde. Il suffit de ne pas avoir peur, et d'exécuter correctement quelques mouvements appropriés.

Les voici.

Commencez donc par la nage la plus simple: la bonne vieille brasse. Sur notre cliché n° 1, l'élève, soutenu à la ceinture par un moniteur expérimenté, a les jambes et les bras tendus, quoique sans raideur.

Au deuxième temps, cliché n° 2, l'élève replie bras et jambes simultanément, toujours en souplesse.

Sur notre cliché n° 3, l'élève progresse dans l'eau grâce à de vigoureux coups de jarrets, tandis qu'il facilite cette progression en lançant ses bras en avant, mains jointes, fendant l'eau.

Enfin, au cliché n° 4, l'élève continue sur son élan et l'aide encore en joignant ses jambes pendant qu'il se prépare ainsi à recommencer son premier mouvement.

PHOTOS BOIS GONTIER

SAVOIR NAGER!

NOTRE C...
 biller l...
 près se...
 tre, ce...
 hmitées...
 années...
 d'habill...
 femmes...
 qui se...
 nant co...
 adaptan...
 habitu...
 jours...
 tantes...
 habitu...
 mais c...
 partail...
 pérer...
 tonnade...
 plus j...
 froid...
 sous...
 jupon...
 tempes...
 par la...
 de lab...
 et qui...
 cheur...
 chez...
 Voici...
 en co...
 sais, l...
 modèle...
 les de...
 élargi...
 trouva...
 termin...
 la tête...
 un petit...



La femme, l'enfant, le foyer



En U.R.S.S., l'industrie des conserves de fruits a pris un immense développement. Voici une jeune ouvrière russe triant et nettoyant des pommes.

les conseils

de

Ginette

LE SORT DES ENFANTS ALLEMANDS

Je ne crois pas devoir m'excuser auprès de mes lectrices de revenir une fois de plus sur le régime hitlérien et ses conséquences; quiconque, aujourd'hui, s'intéresse au sort des peuples, à son propre sort, bute contre cet affreux spectre du Fascisme. En Espagne, ce sont les bombes allemandes qui massacrent les enfants pour les mieux « pacifier ». En Allemagne, aussi, on les « pacifie ». C'est ce que j'avais commencé à montrer la semaine passée; je voudrais le confirmer en citant quelques faits cueillis dans la presse nazie elle-même, n'ayant pas un caractère exceptionnel, mais assez éloquents, malgré la sécheresse des chiffres. Voici, extraits d'un rapport de médecins attachés aux écoles, sur l'état sanitaire de la jeunesse dans la Ruhr, quelques statistiques : « Dans le district de Dateln, 33,4 % de 3.400 enfants étaient épuisés à la suite de sous-alimentation. « A Schwerte, 42,5 % des garçons et 24,1 % pour cent des filles ont été qualifiés « au-dessous de la moyenne des forces physiques normales ». A Dortmund, le pourcentage des enfants dont le développement est arriéré est monté en moins de deux ans de 15,3 à 17,6 %. Un autre médecin d'école, de la ville d'Essen, écrit : « L'examen des enfants faisant leur première année scolaire révèle une augmentation des perturbations nerveuses... Le chômage, la détresse économique, des dépressions morales pèsent sur les enfants, tant physiquement que moralement... » Et c'est le « Berliner Klinische Wochenschrift » qui donne des statistiques officielles démontrant que la santé des enfants est en déclin. A Hambourg, ce sont des médecins obligés de reconnaître que la sous-alimentation est à l'origine d'une très grave épidémie infantile. Ailleurs, c'est un directeur de clinique qui constate avec désespoir une augmentation impressionnante du nombre des nourrissons malades par manque de lait. Chômage, détresse, sous-alimentation. Sans cesse, les mêmes mots reviennent...

L. JOURDAIN.

NOTRE CUISINE

PETITS CHAUSSONS RISSOLES

On peut faire ce plat, soit avec du jambon, de l'œuf dur et des olives hachées, soit avec des restes de viande. Mettez sur une planche à pâtisserie 125 grammes de farine en fontaine; cassez-y un œuf, mettez un peu de sel, une cuillerée de beurre, un petit peu de lait ou d'eau et travaillez le tout jusqu'à ce que vous obteniez une pâte lisse; formez en boule, farinez et laissez reposer vingt-cinq minutes environ. A ce moment, farinez la planche et, avec le rouleau, aplatissez la pâte jusqu'à ce qu'elle ait un millimètre ou deux d'épaisseur avec un bol, coupez dedans des ronds au centre duquel vous mettez les restes de viande hachés ou les ingrédients cités plus haut. Vous repliez en fermant sur les bords de façon à donner la forme d'un chausson et vous mettez à frire dans de l'huile bouillante. Servez bien chaud.

CREME ESPAGNOLE

Dans deux bols de lait, environ, vous délayez une cuillerée de fécule de riz, puis vous ajoutez autant de sucre en poudre, un jaune d'œuf, la râpure de la moitié d'une peau de citron et vous tournez le tout sur feu doux jusqu'à ce que la crème épaississe. Vous versez dans un compotier et mettez à refroidir puis, avant de servir, vous décorez de tranches d'oranges confites et d'amandes coupées finement.

LES TRUCS DE LA CUISINIÈRE

Comment empêcher que le poisson colle à la poêle, ce qui le défait ? Prenez la précaution, auparavant, de mettre du gros sel dans le fond de la poêle, ce qui vous évitera cet inconvénient.

Le moyen de rendre un gigot plus tendre ? Avant de le cuire, administrez-lui une sévère correction à l'aide de votre rouleau à pâtisserie pendant trois minutes environ : les plus durs s'attendrissent à ce traitement !

Quelquefois les endives ont un goût amer : ce goût s'augmente beaucoup si on les laisse longtemps tremper dans l'eau; aussi je vous conseille de les laver à l'eau courante.

ON DIT QUE :

...Pour enlever les taches de goudron ou de cambouis sur du tissu, il faut tout d'abord les enduire d'un corps gras, puis les tremper ensuite dans un bain de bois de Panama.

...Pour que les gants de laine ne rétrécissent pas au lavage, il faut les laver dans une eau tiède et légèrement savonneuse et pour qu'ils ne perdent pas leur couleur, s'ils sont teints, il faut mettre dans l'eau de rinçage une pointe de borax ou de sel de cuisine.

...Pour conserver le plus longtemps possible les bas de soie, il ne faut pas les laver souvent au savon, mais les tremper entièrement à l'eau froide chaque fois qu'on les enlève.

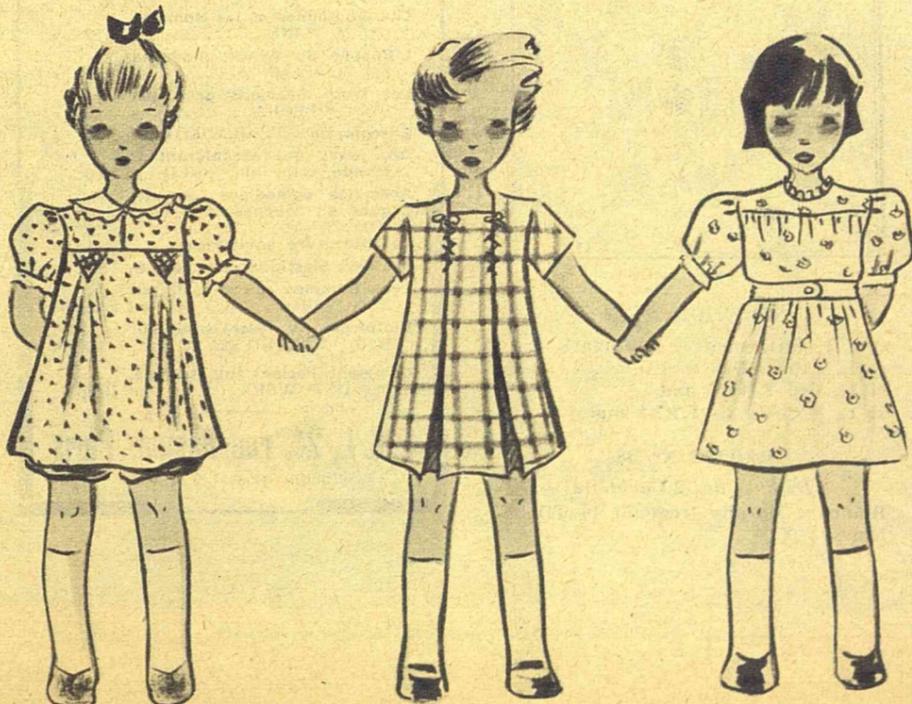
...Pour clouer très solidement le couvercle d'une caisse en bois, il faut planter les clous, non pas tout droit, comme on aurait tendance à le faire, mais au contraire en biais et en contrariant le sens de chacun, ce qui donne infiniment plus de solidité.

MODE ET COUTURE

TROIS ROBES DE PETITES FILLES

EN TRE deux et six ans, on peut habiller les fillettes de formes à peu près semblables, seule la taille varie; ces formes sont d'ailleurs assez limitées et varient fort peu suivant les années : il vaut mieux éviter d'ailleurs d'habiller les enfants comme de petites femmes et adopter les modèles classiques qui se portent depuis des années, ne tenant compte que de l'âge de l'enfant, s'y adaptant, ainsi qu'à ses besoins et ses habitudes. On retrouve donc presque toujours les jupes amples, les encolures montantes, les petites manches ballons. Une habitude peu répandue encore chez nous mais charmante, est d'assortir le petit pantalon à la robe. N'hésitons pas à répéter qu'été comme hiver la robe de cotonnade claire, lavable, est ce qui est le plus joli, le plus propre; lorsqu'il fait froid, rien n'empêche de porter en dessous pantalon, petite brassière et même jupon de laine, qui garantiront des intempéries, et seront garantis à leur tour par la petite robe de percale, de piqué, de tobralco, facilement lavée, repassée, et qui donne cette impression de fraîcheur, de netteté, si agréable, surtout chez un enfant.

Voici trois petits modèles, tous trois en cotonnade, l'un à pois, l'autre écossais, le troisième garni de fleurettes. Le modèle du milieu, moins classique que les deux autres, est entièrement droit fil, élargi de deux plis creux, que l'on retrouvera dans le dos, et qui, devant, se terminent par une fente laissant passer la tête et fermée d'un laçage terminé par un petit nœud.



CINQ MINUTES DE

ET NOTRE EXPOSITION?

JE commence donc aujourd'hui la série des « consultations » sur les cas spéciaux qui me sont soumis par les correspondantes.

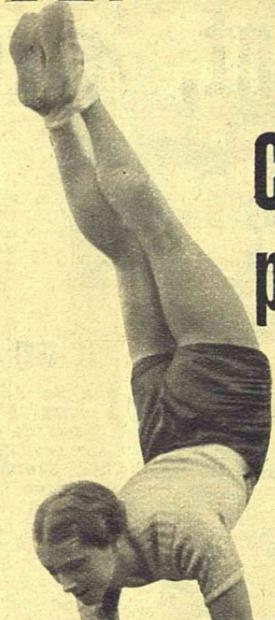
Cas de Mme S..., à Neuilly. — Vous me dites, madame, avoir les mains et les pieds toujours glacés, votre médecin vous a d'ailleurs signalé une mauvaise circulation, et vous aimeriez savoir quel genre de gymnastique vous conviendrait, car vos essais ont été jusqu'à présent malheureux : vous vous essouffez très vite, pour un rien vous avez le vertige; cela n'est pas inquiétant, il faut que vous y alliez très doucement et très progressivement, n'augmentant le nombre et la durée des exercices que petit à petit. Je vais vous indiquer trois mouvements pour faire votre entraînement, celui-ci fait, il n'y a aucun inconvénient à ce que vous fassiez ensuite la série d'exercices journaliers donnés précédemment. Vous tapoterez tout le corps de bas en haut en commençant par un pied, et remontant, plus l'autre, etc. Dès que vous vous sentez fatiguée, arrêtez-vous un instant puis recommencez. Il faut arriver à faire ce tapotement sans arrêt et sans ressentir de fatigue.

Puis balancez les bras d'avant en arrière, ainsi que les jambes (toujours même procédé de plusieurs arrêts dès fatigue). Puis, sautilllements sur place. Enfin, faire tomber le buste en avant en laissant bien tomber la tête. Les premières fois, cela vous donnera l'impression du sang dans la tête, relevez alors très vite le buste, fermez les yeux et respirez très tranquillement, sans forcer le souffle. Vous recommencerez les tapotements à la fin pour sentir une impression de chaleur dans tout le corps.

Surtout, allez lentement et ne vous découragez pas !

M. LATOUR.

Culture physique



Une jeune fille de l'Ecole Féminine de Culture Physique fait un exercice aux barres parallèles.



JEUX & DISTRACTIONS

MOTS CROISÉS

SOLUTION DU N° 43

R	E	F	U	G	I	E	S	E
A	B	R	E	S	T	E	R	
V	R	A	I	E	P	A	N	E
I	E	N	A	P	A	I	N	
T	C	C	A	G	N	A	S	
A	G	E	H	U	N	S	I	
I	O	H	A	L	O	O	N	
L	J	A	V	E	L	E	C	
L	I	A	I	E	T	A	L	
E	M	P	I	R	E	S	L	A
A	O	E	S	C	O	I		
A	N	N	E	N	O	I	R	

(Problème N° 44)

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									
10									

HORIZONTALEMENT

1. Le peuple espagnol l'est, dans sa lutte pour la liberté. — 2. Enlever. — Fleuve de Suède. — 3. Une province d'Espagne où la vie s'est organisée, améliorée pour le peuple. — 4. Mot hébreu qui termine les prières. — Une ville martyre. — 5. Préposition. — Anagramme du nom d'une île sur la côte de la Finistère. — 6. Ville d'Allemagne. — Lac d'Afrique. — 7. Négation. — En Espagne, chacune d'elles vaut maintenant une carlouche. — 8.

Cette ville vit malgré les bombardements incessants. — Article arabe. — 9. Mussolini les convoite. — 10. Dans la Somme. — Bison d'Europe.

VERTICALEMENT

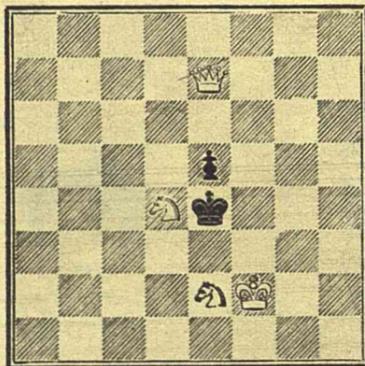
1. Ancien jeu de hasard analogue au biribi. — Division du temps. — 2. Met le tain d'une glace. — Titre de certains souverains musulmans. — 3. Engagé d'avance. — Bière étrangère. — 4. Ville d'Afrique. — Pour jouer. — 5. Qui n'a pas la notion des prescriptions morales. — 6. Pronom relatif. — Etre gai. — 7. C'est un nom de ville espagnole; c'est aussi un engin meurtrier. — 8. Esclave syrien tué en 133 av. J.-C. — Connu. — 9. Nom des trois membranes enveloppant le cerveau et la moelle épinière. — 10. Pour dessiner. — Celui des Espagnols ne fut pas très gai.

ÉCHECS

PROBLEME N° 46

LEGENTIL

Bulletin de la F.F.E. 1923
Mat en 2 coups



SOLUTION N° 44

Clef 1. Fd1 (menace Tf3 mat).
si 1., Ff6 2. Dg3 met
si 1., Df6 2. Cd3 mat
si 1., Dxb4+ 2. Txb4 mat.

PARTIE N° 38

Défense des 2 Cavaliers
Blancs : Morphy (rendant la TD).
Noirs : X

POUR CONNAITRE L'U.R.S.S.

Il faut lire :

- Le Monde à l'endroit, par Paul GSELL 10 »
- Le peuple au pouvoir, par A. RIBARD (10^e mille) 12 »
- La Terre Soviétique, par Renaud JEAN 5 »
- La Mère, par Maxime GORKI (25^e mille) 12 »
- Eux et Nous, par Maxime GORKI 12 »
- Terres défrichées, par M. CHOLOKHOV 15 »
- J'aime, par A. AVDEENKO 9 »
- Les Montagnes et les Hommes, par M. ILINE 12 »
- L'Épopée du travail moderne, par M. ILINE 10 »
- Les trois méchants gros, par Iouri OLECHA 6 »
- Energie, par F. GLADKOV 18 »
- Dix jours qui ébranlèrent le monde, par John REED 10 »
- Avec les comédiens soviétiques en tournée, par Léon MOUSSINAC 3 »
- La littérature soviétique 5 »
- Les arts plastiques en U.R.S.S. 10 »
- Les Hommes à cheval, par YANOVSKI en prépar.
- Victoires du Marxisme, par D.-Z. MANOUILSKI 10 »
- Comment l'acier fut trempé, par OSTOWSKY en prépar.

E. S. I., 24, rue Racine, Paris

Chèque postal 974-41

regards

ABONNEMENTS

FRANCE & COLONIES

3 mois : 15 fr. — 6 mois : 26 fr.
un an : 48 fr.

BELGIQUE - SUISSE

LUXEMBOURG - CANADA

6 mois : 33 fr. — un an : 60 fr.

Pays de l'Union postale.

6 mois : 35 fr. — un an : 65 fr.

2^e Autres pays.

6 mois : 45 fr. — un an : 80 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande de dernier numéro reçu et joindre 1 fr. en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B

89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X

Téléphone : PROVENCE 52-13

Chèque postal : PARIS 1715-54

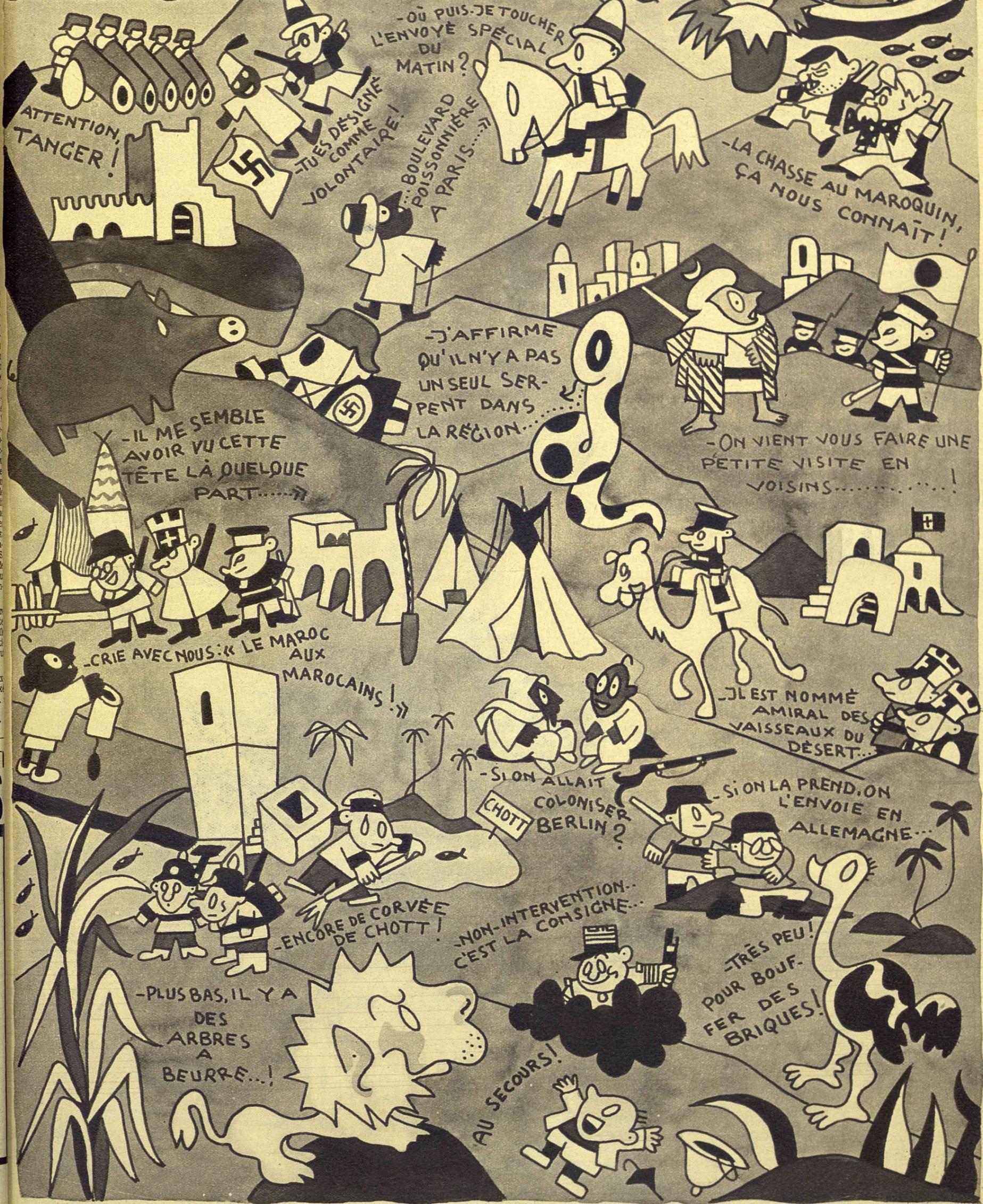
Les manuscrits non demandés ne seront pas rendus.



Le gérant :

MAROC 1937

PAR H. Monier



a faut
voir de
Il n'y
re, alle
nter et
tendu
capable
Et voil
le pres
en som
gande
ts-Uni
« fran
es Amé
n et m
Fran
me syn
révolu
sabotag
s Etats
leur pa
soit dé
nts qui
emin d

roite er
ères su
lle d'en
iré Mar
olan, de
eu dan
aris, af
nt serv
ésérité
de dis
Exposi
dans un
jardin
e fut re
ette épo
ers réac
chez eur
ont eue
tés pou
exempl
on avai
hippique
prévue
e temps
avait ja
R. S. S
peur de
rter tou
ssé tom

le. Not
muniste
ut qu'ell
aux arti
s, il veu

tes, l'Ex
jour fix
irables.
BERT.

S

NTS
IES
26 fr.

E
ADA
60 fr.

63 fr.

80 fr.
ement
nde de
joindre
te.

BLICITÉ
ARDS
57-569 B
15 - X
52-13
15-54
sront

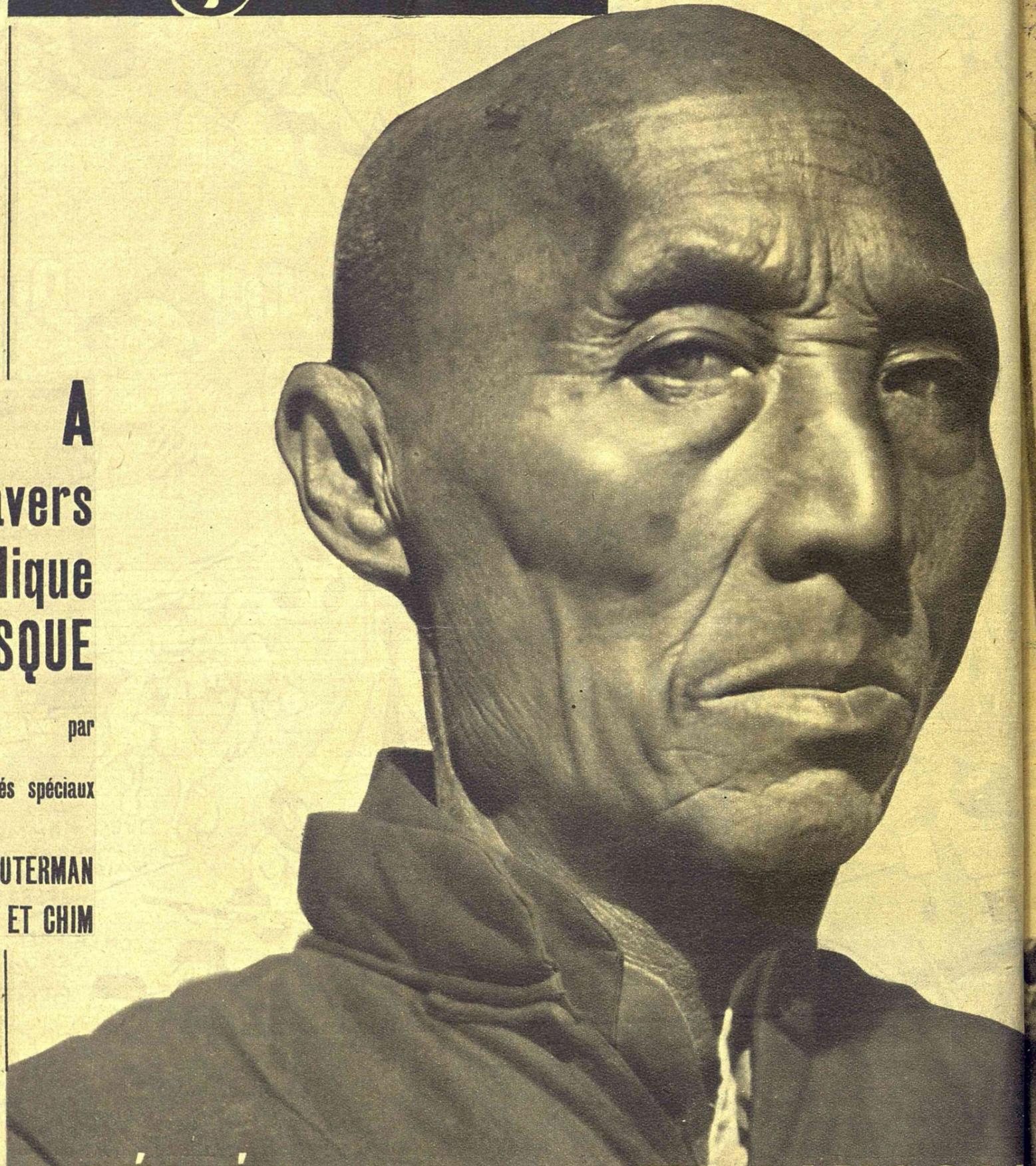
regards

10
fr. 25
2 frs. BELGES
0,40fr. SUISSE
24 pages

A
travers
la République
BASQUE

par
nos envoyés spéciaux

J. E. POUTERMAN
ET CHIM



GÉNÉRAUX & TRAHISON

LA CHINE ROUGE

e n m a r c h e

P A R A G N E S S M E D L E Y